

LE 18^E DU MOIS

■ **GOUTTE D'OR VANDALISME**
À LA BIBLIOTHÈQUE, QUE FAIT
LA POLICE ? ► P. 9

■ **GARE DU NORD 2024**
ASSOCIATIONS ET RIVERAINS
TOUJOURS EN LUTTE ► P. 10



LA CULTURE EN LIGNE AVEC SON PUBLIC

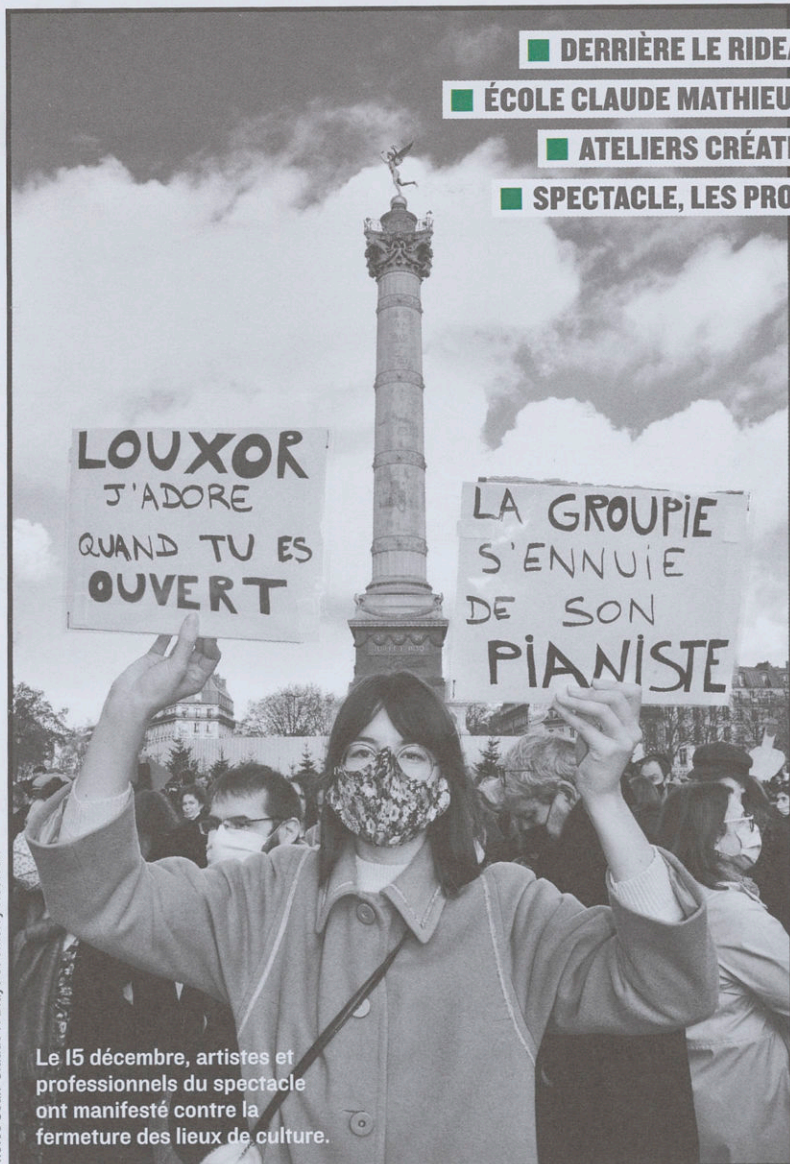
■ **DERRIÈRE LE RIDEAU, LA CRÉATION RÉSISTE** ► P. 2

■ **ÉCOLE CLAUDE MATHIEU, APPRENDRE À JOUER MASQUÉ** ► P. 4

■ **ATELIERS CRÉATIFS, LE DÉFI NUMÉRIQUE** ► P. 4

■ **SPECTACLE, LES PROFESSIONNELS DANS LA RUE** ► P. 11

■ **BARBÈS**
BIENTÔT UNE
MAISON DES
COURSIEURS ?
► P. 18



Photos Jean-Claude N'Diaye et Thierry Nectoux

■ **SOCIAL**
DES HÔTELS
CONVERTIS
EN FOYERS
► P. 6



■ **DÉJEUNER PAS CHER** ► P. 12

LES BONS PLATS
À EMPORTER PRÈS
DE CHEZ VOUS



■ **Fabriqué**
à Paris: la rue
d'Aubervilliers
lave plus propre
► P. 10



► P. 18 **SANTÉ ET PRÉCARITÉ**
FACE À LA CRISE, L'ADSF S'ADAPTE

QUAND LA CULTURE RÉSISTE AU CONFINEMENT

Confronté au confinement, le monde du spectacle, privé de son public, s'initie à de nouvelles pratiques. Enseignement à distance, réinvention du jeu scénique, retransmissions vidéos et accueil de compagnies en répétition imposent de nouveaux challenges.



La nouvelle est tombée comme un couperet en ce mois de décembre : toujours fermé(e)s, nos théâtres, nos salles de concert, nos musées... Le spectacle vivant est-il mort ? Il semble pourtant que derrière les portes closes, la vie artistique couve encore.

DERRIÈRE LES PORTES FERMÉES

Au Grand Parquet, qui se définit comme une « maison d'artistes », l'autorisation donnée pour ce deuxième confinement d'accueillir résidences et répétitions fait la différence : « Notre fonction, c'est de donner les

moyens aux artistes de créer ou de répéter des spectacles qui sont ensuite présentés le plus souvent au Théâtre Paris Villette », explique Adrien Le Van, qui dirige les deux salles. « Le Grand Parquet navigue donc mieux que d'autres lieux, ajoute-t-il. L'accueil de compagnies est son ADN et le théâtre

est donc, de façon invisible, en pleine activité. » Le Grand Parquet reste la base arrière des distributions de petits déjeuners aux migrants du Jardin d'Eole. Par ailleurs, les résidences prévues sont maintenues et certains spectacles, comme *La Reproduction* des fougères de la compagnie Les Filles

DES THÉÂTRES

de Simone, en résidence au Grand Parquet pour toute la saison, verra le jour, mais uniquement dans certains collèges parisiens qui, eux, peuvent accueillir des intervenants extérieurs.

Ce qui coïncide, ce sont les reports : « C'est un jeu de dominos et on ne pourra

plus reporter les spectacles la saison prochaine si on ne peut pas jouer en janvier. Une saison en quatre mois, c'est impossible. » C'est surtout un travail éreintant pour les équipes qui doivent rappeler les spectateurs, démonter les décors, déplacer la communication, gérer les avenants aux contrats,

Au 360 Music Factory, retransmission en direct sur Arte d'un spectacle conçu pour le Noël persan, *Yalda*, le 20 décembre.

repenser le calendrier : « Personne n'était en chômage partiel en décembre dans l'équipe, qui aurait préféré remplir les salles que les vider », observe Adrien Le Van.

À l'Etoile du Nord, où se déroulent également des résidences et des spectacles, Jean-François Munnier, le directeur, a décidé dès l'annonce du deuxième confinement de soutenir les sept compagnies programmées pour un festival de théâtre en novembre, puis une compagnie de danse qui travaillait sur un spectacle jeune public en création. Il leur a proposé des temps de résidence avec l'équipe technique, pour travailler sur la mise en espace, les lumières, en concluant par deux rencontres avec des professionnels. Au total plus de cinquante programmeurs, en présentiel ou en zoom. « Les artistes avaient besoin de tester leurs spectacles en les jouant. La scène est un révélateur », explique Jean François Munnier qui raconte comment une compagnie a fini par trouver le début de son spectacle grâce à la possibilité de le vivre enfin sur scène et non dans son salon. « Cette période nous a rendus plus disponibles, nous a permis de nous sentir essentiels dans notre accompagnement, avec une vraie place à jouer en ce moment ; les programmeurs doivent voir des projets artistiques pour les proposer l'année prochaine. »

Au FGO-Barbara et aux Trois Baudets, Naïma Bourgaud, codirectrice – aux côtés de Léo Jouvet – de la structure Madline, gère une équipe de trente personnes. Pour elle, impossible d'être dépendante des effets d'annonces d'un gouvernement qui qualifie la culture de non essentielle. « Il faut avoir un coup d'avance », affirme-t-elle. Les locaux avaient donc fermé en mars et les équipes préparé une ré-ouverture pour l'automne. Mais il a fallu à nouveau recomposer. Les deux festivals programmés en fin d'année, *Avant l'après*, un calendrier musical aux Trois Baudets et *Ici demain* au FGO-Barbara deviennent donc très vite des projets de captations. L'équipe fait appel à Sourdoreille production (un collectif de journalistes et vidéastes) qui, avec la complicité des équipes techniques des deux établissements, imaginent et réalisent deux festivals virtuels : travail de lumière, coaching des artistes pour accompagner ces livestreams et re-

trouver les sensations du concert en réel, le tout sur des périodes courtes. Il faut créer un évènement, plus concentré en terme de rendez-vous, pour diminuer les coûts de production très importants et frapper fort en terme de communication. « Cela nous a fait beaucoup de bien : c'était comme si nos salles étaient ouvertes, c'était vivant, il y avait des gens qui travaillaient, avec les masques et les précautions requises bien sûr. »

La grande frustration pour les équipes, c'est l'annulation de toutes les actions éducatives, comme le projet *Décembre ensemble*, avec les associations, et des pratiques amateurs, essentielles sur un territoire dont les populations ont beaucoup de difficulté à avoir accès à la culture.

Le 360 Paris Music Factory, lui, a ouvert en janvier pour fermer en mars ! Puis, pas le temps d'attendre, l'équipe a imaginé dès l'été des sessions lors desquelles les artistes jouaient dans la salle de restaurant pour un public massé pour beaucoup

« A chaque report il faut rappeler les spectateurs, démonter les décors, déplacer la communication, gérer les avenants aux contrats, repenser le calendrier. »

dans la rue. À peine le lieu découvert par les habitants du quartier qu'intervient la deuxième fermeture, entraînant l'annulation d'une vingtaine de concerts. Le 360 étant doté d'une salle équipée pour les captations, un partenariat avec Arte permet tout de même des retransmissions en direct (toujours visibles sur le site Arte Concert) comme celle du dimanche 20 décembre : *Yalda*, Noël persan. Par ailleurs, le lieu a permis pendant toute cette période une formation à la musique électronique pour des amateurs, un atelier de chants kurdo-persans, et a réalisé l'enregistrement d'un nouvel album de l'artiste Rusan Filiztek.

Pour tous ces lieux, il faut maintenant retrouver l'énergie de travailler sur la programmation de la rentrée, en espérant qu'il leur sera bientôt permis de rouvrir. Il en va de la santé de la profession. ● DOMINIQUE BOUTEL

Le Grand Parquet, Jardin d'Eole, 35 rue d'Aubervilliers, legrandparquet.fr

L'Etoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte, etoiledunord-theatre.com

FGO-Barbara, 1 rue de Fleury, fgo-barbara.fr

Les Trois Baudets, 64 boulevard de Clichy, lestroisbaudets.com

360 Paris Music Factory, 32 rue Myrha, le360paris.com

DES APPRENTIS COMÉDIENS RENOUENT AVEC LE JEU MASQUÉ

Premier ou deuxième confinement, ouvert ou fermé: comme l'ensemble du monde de la culture, l'enseignement du théâtre a dû s'adapter. Une forme de résistance...

Angelina, Lorelei, Mathis et Maxime l'affirment: ils se souviendront longtemps de 2020! Elèves de deuxième année de l'école de théâtre dirigée par Claude Mathieu, ils ont dû s'adapter aux évolutions des contraintes sanitaires. Pendant le premier confinement, les cours et le travail en visio étaient très difficiles. Pour Mathis «*c'est très complexe de ne pas avoir de corps et de ne pas pouvoir travailler avec les autres*». Maxime, de son côté, positive: «*Nous avons dû réfléchir tous ensemble et repenser les mises en scène de base, développer notre capacité d'adaptation, essentielle dans notre métier*». Angelina a apprécié pouvoir travailler en présentiel pendant le deuxième confinement, même s'il a fallu s'habituer au masque: «*J'ai un accent, je dois porter attention à la diction et à la prononciation, jouer masqué oblige à les perfectionner*».

Le regard et le geste

Comme dans le théâtre antique, joué en plein air, les comédiens doivent se concentrer sur la projection de la voix mais le masque chirurgical, lui, n'a pas de trou au niveau de la bouche pour laisser passer le son et le souffle! Les expressions du visage sont limitées, l'accent est mis davantage sur les mouvements du corps, «*on est plus proche de la commedia dell'arte que de l'Actor's studio*» plaisante Lorelei. Le regard prend toute son importance, même si son rôle accentué est moins visible depuis la salle d'un théâtre qu'au cinéma.

Cette deuxième période de contrainte a orienté l'enseignement vers d'autres apprentissages, comme celui du théâtre baroque du XVIII^e siècle. «*Cette technique consiste à limiter la mise en scène et le déplacement des acteurs: ils entrent en scène par le fond du théâtre, à distance et s'arrêtent à leur place précise qu'ils garderont pendant toute la pièce*», précise Claude Mathieu. La gestuelle prépondérante est alors le reflet d'un sentiment, d'une émotion évoqués par le texte et transmis par la voix.

Surmonter les difficultés

Si, sur le plan artistique, les élèves-comédiens positivent ces nouvelles expériences, cette période très particulière

a perturbé leur quotidien. Angelina, dont la famille vit à l'étranger, n'a pu la voir depuis un an; elle a d'autant plus apprécié que l'école reste ouverte. Pour Lorelei qui n'a pu rentrer voir ses proches depuis septembre, «*cette situation pèse sur le moral, on le sent pendant les cours, nous sommes parfois un peu absents, nous devons nous accrocher à notre art pour produire de belles choses*».

Le directeur de l'école, aussi leur professeur, toujours passionné par l'enseignement à 90 ans, retient que «*le bon côté du deuxième confinement, c'est d'avoir été autorisés à poursuivre les cours*». Cependant, il est conscient des difficultés rencontrées par les étudiants qui ont perdu leurs petits boulots, notamment dans les restaurants. Heureusement, les gardes d'enfants les ont partiellement remplacés mais certains d'entre eux ont dû arrêter leur cursus, lorsque leur famille ne pouvait les aider. En effet, l'école ne reçoit aucune subvention et les élèves n'ont pas de soutien financier car ils ne sont pas rattachés à une université. Pour tenir compte de l'arrêt des cours pendant le premier confinement, la cotisation a été réduite, parfois de moitié, et les professeurs ont accepté une baisse de leur salaire.

«*Le comédien vaut l'homme et tant vaut l'homme, tant vaut le comédien*», peut-être cette pensée de Louis Jouvet, placée en exergue au-dessus de la porte d'entrée de l'école, a-t-elle donné à tous l'énergie pour continuer à jouer? ●

ANNIE KATZ

Ecole Claude Mathieu, Art et techniques de l'acteur, 3 rue de l'Olive, 01 42 09 79 76, infos@ecoleclaudemathieu.com, inscriptions ouvertes pour le lundi 15 février - début des cours du second semestre : 18 février



Jean-Claude N'Diaye

Alice Bsereni a animé un atelier d'écriture «*spécial confinement*» via le conseil de quartier Montmartre. Une réorganisation qui permet d'envisager une publication.

L'ART S'EXPRIME EN NUMÉRIQUE

Comme tous les acteurs du monde culturel, l'association Art'Exprim repense, à travers le numérique, une nouvelle forme de lien avec ses adhérents.

Démocratiser l'art contemporain par la pratique artistique est le fondement même d'Art'Exprim. L'association envisageait depuis un moment d'aller vers le numérique, afin de réfléchir à de nouvelles formes d'élargissement de son audience. Le confinement en a accéléré la réalisation. Mise au pied du mur en mars, elle n'a pu réellement mettre en ligne certains de ses ateliers que lors du deuxième confinement.

L'équipe est en moyenne très jeune et passionnée et l'association spécialisée en arts visuels: dessin, sculpture, bande dessinée, modèle vivant et croquis, gravure et techniques d'impression, peinture... Ses membres sont capables de gérer l'utilisation de logiciels de base, mais aucun d'eux n'est un professionnel de la réalisation audiovisuelle. Il a donc fallu pour toute l'équipe, une partie des 42 artistes compris, se former «*sur le tas*» (cadrage, éclairage, montage...) et découvrir avec surprise que la mise en ligne est chronophage! Surtout, il était essentiel de penser cette numérisation en fonction des publics très différents, enfants et adultes, inscrits aux ateliers.

Un autre métier

Pour les enfants, certains artistes ont réussi à produire chaque semaine une ou deux vidéos leur étant destinées, une forme de tutoring avec des propositions d'exercices qu'ils pouvaient réaliser chez eux, façon recette de cuisine en ligne! «*Mais pour les artistes ce n'est pas du tout le*



Illustration Paul Dehédin

L'ATELIER D'ÉCRITURE MONTMARTRE 3 questions à Alice Bsereni

18duM: Comment ce projet est-il né?
A.B.: En fait c'est une transformation d'un atelier mensuel existant qui est devenu hebdomadaire. L'idée était de maintenir l'activité d'écriture et, en intensifiant le travail, d'intensifier les liens, même si paradoxalement nous ne pouvions travailler ensemble. D'ailleurs trois nouveaux membres se sont intégrés au projet.

18duM: Comment ça s'est passé?
A.B.: Nous avons adopté le principe de la visioconférence! Nous

nous sommes organisés pour un atelier d'une journée entière, de 10 h à 17 h. Le matin atelier d'écriture et l'après-midi, lecture des textes produits. Cette expérience a permis des «*progrès*» parce que le travail de relecture systématique, avec le groupe, permet d'avancer.

18duM: Quel est le résultat?

A.B.: Cet atelier a ouvert une fenêtre en terme de lien social et, dès le premier confinement nous avons imaginé un projet éditorial ensemble. L'objectif de la

publication d'un texte long crée une dynamique supplémentaire dans l'atelier. Maintenant il s'agit d'organiser toute cette matière, ces 80 participations et voici quelques thèmes qui traversent les textes écrits à ce moment-là: colère et rébellion, le temps, l'intime, l'utopie et la fiction, le rapport à l'espace. Nous n'avons pas eu besoin d'un deuxième confinement pour continuer! Tous les participants ont envie d'aller au bout de la démarche.

DANIELLE FOURNIER

L'atelier d'écriture Montmartre reprendra en février, selon les conditions sanitaires en vigueur.

La ville, la métamorphose

Paris vide
sous la cloche
L'air est fixe
Les arbres immobiles,
Je ne suis pas sûre que les
oiseaux chantent Ils crient
De ne pas voir la ville se lever.
Hier la ville
Saccadée,
Hérissée de bruit,
Ne palpait plus.
Il fait jour
La rue éteinte, boutiques
obscuras

Paris vide
sous la cloche
Rien ne bouge
Une lente silhouette au loin
Personne ne pullule
Hier la ville
Saturée, Déployée, explosée
La ville sans limite
Tous les possibles
Ce matin s'est reclus
Une prison immense
A l'air libre.

ANNICK
(Texte écrit dans le cadre
de l'Atelier Montmartre)

même métier» explique Alexia Dreschman, chargée des ateliers et de développement artistique. «*Chez nous, ils construisent leurs ateliers en fonction de la production de chacun alors que là, on doit tout condenser, repenser tout le processus car on sait que le public décroche au bout de dix minutes de vidéo. Il faut établir un story board en amont, poser sa voix, parler (ou dessiner) sans hésiter, théâtraliser... C'est vraiment réfléchir la création autrement et certains artistes ont du mal à entrer dans ce cadre!*»

Pour les adolescents et les adultes, le format est très différent: un rendez-vous par zoom est organisé régulièrement afin de stimuler les participants, leur proposer des sujets, commenter leurs productions. Même si ces pratiques virtuelles ne remplacent pas la convivialité des ateliers, c'est l'occasion de parler d'art, de prendre conseil... «*L'art en solitaire est un chemin que les amateurs n'ont pas l'habitude d'emprunter*», résume Alexia Dreschman.

Fournir du matériel

Evidemment, cette distanciation crée d'autres problématiques: faire des arts plastiques, de la sculpture, de la gravure chez soi, ce n'est pas évident, les familles n'ont pas toujours l'espace, le matériel. Art'Exprim a donc mis en place une forme de «*click and collect*» pour que les gens viennent se fournir en terre, peinture, papier... Et les artistes, une fois de plus, s'adaptent à ces situations nouvelles: le graveur Lucas Ribeyron travaille sur des matériaux alternatifs, le sculpteur Philippe Peyrin est passé au modelage...

Si le blog, qui permet aux artistes et participants de communiquer, fonctionne pour le moment uniquement pour les adhérents, l'idée fait son chemin d'ouvrir un certain nombre de ces productions au grand public... Et de donner l'envie de se lancer dans la création à d'autres, aussi loin soient-ils. C'est tout l'enjeu de la numérisation. ●

DOMINIQUE BOUTEL

LE 18^e DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-903
Numéro de commission paritaire
1022 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction: Annick Amar, Brigitte Batonnier, Séverine Bourguignon, Dominique Boutel, Sylvie Chatelin, Jean Cittone, Elise Coupas, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Dominique Gaucher, Annie Katz, Maryse Le Bras, Nina Le Clerre, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Catherine Masson, Sandra Mignot, Claire Rosemberg, Sophie Roux.

Photographies et illustrations:

Paul Dehédin, Dominique Dugay, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux,

Relecture: Elise Coupas, Annie Katz, Sandra Mignot.

Rédaction en chef: Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original: Pilote Paris

Maquette: Anne Guillaume

Bureau de l'association:

Sylvie Chatelin, présidente,
Annie Katz, vice-présidente,
Sophie Roux, secrétaire,
Danielle Fournier, secrétaire adjointe
Catherine Masson, trésorière.

Réseaux sociaux: Valentina Casciu,
Cornelie Paul, Sophie Roux.

Responsable de la distribution: Anne Bayley

Responsable des abonnements:
Martine Souleumiac

Responsable de la mise sous pli: Marika Hubert

Directrice de la publication: Sylvie Chatelin

Fondateurs: Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier
et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier certifié FSC par:
Promoprint, 79 rue Marcadet,
75018 Paris

PROCHAIN NUMÉRO:
PARUTION
LE 6 FÉVRIER

LE 18^e DU MOIS

76 rue Marcadet 75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

l8dumois@gmail.com

www.l8dumois.info

RETROUVEZ
LE 18^e DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX
FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

DU TOURISME À L'ACCUEIL SOCIAL

TROIS ÉTOILES POUR LES FÉES DE LA RUE DOU DEAUVILLE

Pas de baguette magique mais des chambres dans un hôtel loué par l'association Basiliade, pour y accueillir des femmes enceintes ou avec enfants, seules, à la rue et sans ressources.

Rien ne distingue à première vue cet hôtel d'un autre établissement de même catégorie. Sinon l'enseigne affichant son nom – Paris Rooms & Dreams – retirée et le public logé : en lieu et place de sa clientèle touristique habituelle, 37 femmes et environ 70 enfants, le plus vieux a 17 ans et 20 ont moins de six mois. Adressés par le Samu social, ces résidents, en grande majorité Africains (80 % sont originaires de Côte d'Ivoire), y occupent les chambres, certes petites, 13 m², mais confortables. L'association Basiliade, créée à l'origine pour venir en aide aux personnes isolées et atteintes du VIH a décidé d'élargir son champ d'action. Depuis juillet 2020 elle y a installé et gère la Maison des Fées, en réponse à un appel à projet lancé par la direction régionale et interdépartementale de l'hébergement et du logement (DRIHL).

Les femmes, ayant souvent subi les affres du voyage, passeurs, traversée, violences conjugales, y trouvent non seulement un abri d'urgence mais aussi un lieu pour s'y reconstruire. « Ce sont des mamans fragiles qui ont eu des parcours durs, traumatisants, avec beaucoup de violences » constate Charlotte Lessellier, coordinatrice psychosociale qui les accueille. Pas de limitation du temps de séjour, dans l'attente d'un nouveau toit et d'être devenues totalement autonomes. Une équipe de six intervenantes permanentes les y aide : trois coordinatrices psychosociales, une éducatrice de jeunes enfants, une infirmière puéricultrice et la cheffe de service Noëmi Lampe Vallée, auxquelles s'ajoutent deux fois par semaine un médecin, ainsi que des bénévoles de l'association. Une juriste de Basiliade aide l'équipe à monter les dossiers ouvrant aux droits sociaux ou de régularisation des titres de séjour. « Mais il n'y a pas que les démarches, il y a des jours où je fais seulement de l'écoute » rappelle Charlotte Lessellier.

Une vie collective riche et encouragée

Un contrat de séjour est établi avec chacune et régulièrement un point est organisé. Un conseil de vie sociale se tient une fois par mois et à chaque étage une femme désignée responsable assure la relation avec l'équipe pour les questions liées au quotidien. La vie collective, l'entraide, la solidarité sont favorisées, garde d'en-



L'équipe et quelques résidentes de la maison des fées.

fants, soutien. Une pièce a été transformée en salle d'éveil pour les jeunes enfants sous la responsabilité de l'éducatrice. Des ateliers, danse, beauté, des cours de français,

d'anglais, d'alphabétisation, des visites de Paris sont organisés.

La DRHL finance à hauteur de 90 % les deux millions d'euros alloués à l'association pour la Maison des fées

pendant ses deux ans d'existence prévus. Le reste est apporté par la Mairie de Paris et la direction départementale de la cohésion sociale. Le propriétaire de l'hôtel perçoit un loyer

AVENIR MONTMARTRE, ACCOMPAGNER

Cet hôtel deux étoiles fermé par manque de clients, est mis à disposition de l'association Emmaüs pour un an. Depuis le 6 novembre, il accueille des hommes isolés dans la dignité et le confort.

Le tourisme est en berne dans la capitale et notre arrondissement, qui comptait de très nombreux établissements sur toute la gamme de prix, est particulièrement touché. L'hôtel Avenir est en bon état, même s'il est vieillot, et l'ascenseur fonctionne. Il y a deux petits lits par chambre, aux draps blancs bien tirés, et même une télé. Sur les 43 chambres, l'une est restée vide, réservée pour l'isolement d'une personne qui serait testée positive à la Covid et deux autres ont été transformées en bureau pour les travailleurs sociaux. La petite salle où était servi le petit déjeuner est maintenant l'espace où sont pris tous les repas et elle est utilisée par roulement pour respecter les consignes

sanitaires. L'aménagement a pu être réalisé en un temps record, moins de 48 heures.

Ici sont accueillis des hommes seuls, quelle que soit leur problématique, la vocation d'Emmaüs étant « d'accueillir tous les publics ». On y rencontre tous les âges, des jeunes, plutôt des migrants, et des plus âgés, des SDF pour la plupart. L'âge moyen est de 40 ans mais certains accusent entre 10 et 15 ans de plus, car vivre dans la rue ne ménage pas le physique. Sur les 85 personnes accueillies, 50 viennent de Coustou, le centre dont nous avons annoncé la fermeture prochaine dans notre numéro de novembre.

Mieux que sur le plan

Tout est impeccable et pendant qu'on discute avec Norbert, un musicien rencontré dans l'escalier, un monsieur fait tranquillement le ménage. Norbert a vécu six mois à la rue puis a été hébergé rue Coustou. Il affiche un large sourire et son contentement d'être là. Il dit que « c'est encore mieux que sur le plan ! » et montre d'un côté la vue sur la tour Eiffel, de l'autre côté celle sur le Sacré-Cœur. Il reste positif sur son

de 660 000 € par an, soit 45 € par chambre et par nuit (contre les 100 € en moyenne pratiqués).

Un nouveau lieu

Le nettoyage des chambres est assuré par les occupantes et celui des parties communes par des agents de l'hôtel rémunérés par l'hôtelier. Ces derniers sont aussi parties prenantes de l'accueil des résidentes et ont dû s'adapter à leur nouveau public. Younes, réceptionniste de l'hôtel, qui joue en même temps le baby-sitter, constate : « Il faut éviter de faire des gaffes, un geste, une parole peut rappeler un mauvais souvenir, c'est beaucoup d'investissement personnel, c'est une belle expérience humaine. »

Mais, aujourd'hui, si les locaux offrent un hébergement satisfaisant, ils sont trop restreints pour y développer les activités dans de bonnes conditions. L'espace cuisine collectif ne peut recevoir que trois personnes. Et les sept membres de l'équipe se partagent deux chambres converties en bureau. À l'initiative de Noëmi Lampe Vallée, une extension de 95 m² ouvrira ce mois de janvier. Louée 21 000 € par an à la Ville de Paris, elle offrira une cuisine collective plus praticable, des salles pour les activités et pourrait s'ouvrir sur le quartier. Une recherche de collaboration avec les associations locales est souhaitée. « On aimerait bien bosser avec le local, le 18e c'est riche d'associations » confie la responsable. Le 18e, un arrondissement féérique ? ● PATRICK MALLET

La Maison des fées, 11 rue Doudeauville et (bientôt) 42 rue Léon



Le square Serpollet figure au programme des espaces verts à rénover.

MUNICIPALITÉ

UN NOUVEAU COMITÉ POUR LA NATURE EN VILLE

Le 17 décembre s'est tenue la première réunion du Comité nature, qui remplace le Comité de végétalisation mis en place sous la précédente mandature. Il inclut notamment de nouveaux acteurs institutionnels et citoyens.

La direction des Espaces verts et de l'Environnement (DEVE) et la direction de la Voirie et des Déplacements (DVD) rejoignent le Comité nature, aux côtés de deux représentants de chacun des huit conseils de quartiers de l'arrondissement et de plusieurs associations.

Gilles Ménède, adjoint au maire du 18e chargé des Espaces verts, préside ce comité. Cette première réunion avait selon lui pour but « d'informer et d'associer les riverains et les acteurs locaux aux projets en

cours et à venir, notamment sur l'espace public ».

Bientôt des « rues oasis »

La présence de la DVD s'explique par la volonté de la municipalité d'expérimenter à plus large échelle les permis de « débitumer ». Certains ont déjà été accordés, notamment dans l'impasse Molin (20 m² débitumés) et dans l'impasse Alexandre Lécuyer (50 m²). Pour la suite de ses projets de végétalisation, la Mairie s'appuie sur une étude de l'APUR de juin 2020 qui donne de « belles perspectives sur la plantation

d'arbres ». Trois thèmes étaient au sommaire de cette première rencontre, qui a réuni une cinquantaine de personnes pendant plus de deux heures : la végétalisation de l'espace public, les espaces verts (squares et jardins) et les jardins partagés. La Mairie compte mettre en place une dizaine de rues oasis où seront plantés des arbres en pleine terre. Les deux premières concernées seront les rues Ferdinand Flocon et Richomme.

Pour Cristina Mitaritonna, présidente du Bois Dormoy, ce comité s'inscrit dans une « démarche transparente et bienveillante vis-à-vis de la concertation citoyenne ». Le Bois Dormoy a d'ailleurs présenté son projet de pépinière, soutenu par la municipalité. Les Jardins du Ruisseau ont quant à eux détaillé un projet de serre.

Gilles Ménède affirme que la Mairie souhaite aller « le plus loin possible dans le domaine de la végétalisation de l'espace public » et que ce comité se réunira tous les trois mois, ou au besoin plus fréquemment. ●

JEAN CITTONE

VERS UN NOUVEAU DÉPART

avenir. Norbert n'a pas vocation à rester là un an, il est en attente d'un logement pérenne pour pouvoir reprendre une vie normale.

En effet, l'accompagnement est très important et c'est le maître mot développé par Bruno Morel, le di-

recteur général d'Emmaüs Solidarité : ne jamais remettre personne à la rue et, pour cela, imaginer de nouveaux parcours de vie.

Il y a dix salariés dans l'hôtel : un chef de service, trois travailleurs sociaux en roulement et six auxiliaires socio-éducatifs pour faire l'accompagnement et servir les repas. « L'enjeu, c'est un accompagnement global individualisé avec l'ouverture des droits, c'est-à-dire le droit à la santé, à la formation, à l'emploi et au logement. » En parallèle, l'accès à la culture est une préoccupation. C'est « une mission transversale » qu'Emmaüs met en œuvre avec de grands établissements culturels... et peut-être que des partenariats locaux pourront être noués avec les artistes et associations de proximité. Un beau programme, pour des activités essentielles ! ● DANIELLE FOURNIER



Thierry Vertoux

AGENDA

Sous réserve de modification selon les mesures sanitaires anti Covid-19.

JEUDI 21 JANVIER
Conseil d'arrondissement
En présenciel ou en visio-conférence avec retransmission sur le site de la mairie du 18°. À partir de 18 h 30.

DU JEUDI 21 JANVIER AU SAMEDI 6 FÉVRIER
Génocides
À l'occasion de la Journée mondiale en mémoire des génocides et de la Shoah, exposition *Une vie confi-*
quée sur le génocide au Rwanda dans le grand hall de la mairie. Projection d'un documentaire sur ce sujet le mardi 26 janvier en salle des fêtes à 18h30. Cérémonie commémorative de cette journée le mercredi 27 janvier en mairie à 10 h.

MARDI 26 JANVIER
Goutte d'Or
Réunion de présentation et concertation sur les travaux dans l'espace public du quartier Goutte d'Or (piétonisation, végétalisation, circulation...), si possible en présenciel en mairie à 18h30.

MERCREDI 27 JANVIER
Vœux
Covid oblige, cette année le maire du 18° présentera ses vœux en ligne sur le facebook de la mairie dès 18 h avec retransmission d'un spectacle culturel et peut-être quelques spectacles surprises, sous les masques, bien sûr, dans d'autres lieux.

NATURE
EBOUEUSE ET RIEUSE

En hiver à Paris, le ballet et les cris des mouettes rieuses et de leurs consœurs animent les marchés, les parcs et les canaux parisiens.

Vos g...s les mouettes ! Ces mots vous viendront facilement à l'esprit ces temps-ci, surtout si vous habitez à proximité d'un marché. En effet, avec les corneilles, les pigeons et leurs grands cousins les goélands, les mouettes rieuses se transforment à l'occasion en éboueurs bruyants et chamailleurs, agrémentant l'espace d'un ballet d'ailes blanches du plus bel effet, tout en agressant nos oreilles de leurs « rires » peu mélodieux. Pour son alimentation, *Chroicocephalus ridibundus* (de son petit nom latin) n'est guère difficile et fait feu de tout bois : poissons, têtards et larves diverses dans les étangs, crustacés en bord de mer, vers de terre sur les labours, déchets variés en ville et sur les décharges à ciel ouvert, voire fruits bien mûrs ou graines.

Hivernage à Paris

À l'automne, les mouettes se font de plus en plus présentes dans la capitale, et au fur et à mesure de l'accentuation du froid, de nouveaux individus arrivent d'Europe du nord pour profiter de la « vie parisienne ». Ces hivernantes sont souvent fidèles à leur site d'hivernage et les ornithologues parisiens ont bien connu une mouette née et baguée dans un pays balte qui venait passer chaque mauvaise saison dans le Jardin des Tuileries. D'autres préfèrent les stations balnéaires,

mais la mouette rieuse n'est pas une mouette spécifiquement liée à la mer comme sa cousine la mouette tridactyle qui niche sur les falaises de Bretagne. À la mi-mars, tous ces oiseaux quitteront brutalement Paris pour aller retrouver leurs colonies de reproduction, sur des étangs d'eau douce situés en région parisienne, en Sologne, au Marquenterre, en Allemagne ou encore en Pologne. Avant le grand départ, les mouettes auront pris soin de revêtir leur plumage

nuptial, troquant leur vêtement hivernal presque uniformément blanc contre un visage couleur chocolat, un dos gris perle et un bec et des pattes d'un rouge spectaculaire, comme dans certains épisodes des aventures de Gaston Lagaffe.

L'union fait la force

Au sein de leurs colonies, les mouettes rieuses cohabitent fréquemment avec d'autres espèces : mouette mélanocéphale (une orientale, récente ni-



Jean-Claude N'Diaye

cheuse en France), sterne pierregarin, sterne caugek (si la mer est toute proche), guifette noire (si l'étang est très végétalisé) ou encore grèbe à cou noir. L'union faisant la force, tout ce petit monde sera plus à même de se défendre contre une attaque de milan noir ou de busard des roseaux, mais ne saurait résister à l'incursion ravageuse d'une harde de sangliers. Les mouettes deviennent adultes dans leur troisième année et élèvent ensuite de

deux à trois petits par saison. Ceux-ci déambulent à proximité du nid une trentaine de jours après l'éclosion, avant de s'émanciper, et leur plumage reste marqué de brun jusqu'à leurs trois ans. Profitons donc de la présence hivernale des mouettes parmi nous, car juste avant de célébrer le printemps, elles se volatilisent comme par magie ! Seuls resteront alors dans la capitale les goélands (argentés, bruns et leucophées) qui nidifient sur les toits ! ● JACKY LIBAUD

VANDALISME RÉPÉTÉ À LA BIBLIOTHÈQUE DE LA GOUTTE D'OR

Associations et habitants protestent dans une pétition contre l'insécurité croissante de leur quartier devenu « une zone de non droit ».

Gardons nos portes et nos livres ouverts ! Le quartier veut vivre et lire. Nous, représentants d'associations et habitants du quartier de la Goutte d'Or, demandons aux pouvoirs publics d'intervenir rapidement face à la dégradation du quartier (...). Plus d'une vingtaine d'associations et des centaines d'habitants lancent un nouveau signal d'alarme aux autorités (municipales, préfectorales et nationales) en signant massivement cette pétition dénonçant les « violences, incivilités, inégalité » et leur « impact sur les conditions de vie des habitants » et sur les conditions de travail et les actions des associations dans le quartier. Une délégation des signataires l'a remise le 6 janvier à la mairie et au commissariat.

À l'origine de cette protestation collective, des actes de vandalisme répétés contre la bibliothèque de la Goutte d'Or. Les agresseurs en ont brisé les parois vitrées le 16 novembre dernier, puis à nouveau le 14 décembre. Conséquence : la bibliothèque, qui devait rouvrir

ses portes au public le 16 décembre, est restée fermée, faute de pouvoir assurer ses services dans des conditions de travail et de sécurité correctes pour le personnel et pour les visiteurs.

Rixes et lynchages

De son côté, l'équipe de la bibliothèque a adressé une lettre ouverte au président de la République, (avec copie au Premier ministre, aux ministres de l'Intérieur et de la Justice, au préfet de police et au Procureur de la République de Paris). Elle attire son attention sur « la zone de non-droit que constituent les rues environnant la bibliothèque municipale Goutte d'Or ». En cause, les multiples trafics alentour par des dizaines de dealers extérieurs au quartier : non seulement « les ventes illégales de cigarettes et de cannabis, déjà implantées depuis plusieurs années » mais encore, « depuis le premier confinement, le trafic des médicaments psychotropes (...). Les rixes entre dealers sont quotidiennes, très brutales ; nous assistons à des lynchages, des coups de couteau, des morts ». Des problèmes déjà signalés par l'Inter-associations de la Goutte d'Or le 22 octobre dernier, sans que des solutions efficaces aient été appliquées à ce jour par les autorités concernées.

Des mesures inefficaces

Consciente de ces problèmes, la Mairie avait pris des mesures : alarme, caméra, barrières autour du bâtiment, renforcement du service de sécurité municipal, vigile à l'entrée... Mais elle a, comme les associatifs, conscience de l'insuffisance de ces moyens. De même, les patrouilles de police ne font que suspendre un moment le trafic qui reprend de plus belle ensuite.

Tous s'accordent à demander une présence policière permanente dans ce secteur : « Nous ne pouvons accepter de vivre et de travailler dans un quartier où les pouvoirs publics laissent s'installer le non-droit, concluent les pétitionnaires. Nous ne pouvons accepter que la seule réponse à des questions d'insécurité soit de priver les habitants d'un service public (...). Nous souhaitons également qu'un comité citoyen soit intégré à la réflexion, ainsi qu'à l'analyse des résultats des mesures qui seront prises. » ● MARIE-ODILE FARGIER

COMPARUTION IMMÉDIATE
“Elle a juste fait le mauvais choix”

Livraison de stupéfiants à domicile, telle est l'activité illicite qui amène Athina devant le tribunal correctionnel de Paris.

Vous le faites pour qui ? (...) A quel rythme ? La prévenue refuse de répondre. Athina* a été interpellée rue Caulaincourt le 1^{er} décembre alors qu'elle téléphonait au volant. « En plein confinement, les policiers vous ont demandé ce que vous faisiez dehors, rapporte

la présidente de la 23e chambre. Vous n'avez pas répondu. Devant votre gêne, ils vous ont demandé de sortir du véhicule pour effectuer une palpation de sécurité et ont aperçu dans la voiture un sac en papier contenant lui-même de nombreux sachets individuels. » L'analyse confirmera plus tard une trentaine de grammes de résine de cannabis, d'herbe et de coke. « Qu'est-ce que vous alliez faire de ça ? » « Le vendre. » Mais à qui ? Là aussi la question reste sans réponse. « Comment obteniez-vous les adresses des

acheteurs ? » Silence et regard baissé. L'analyse du téléphone portable révèle des allers et venues dans Paris, des voyages en Belgique... Et même, une attestation d'employeur pour justifier de déplacements durant le confinement... « Vous travaillez ? » « Non ». Athina reconnaît les faits tout de go et explique qu'elle livre des stupéfiants depuis début novembre. Arrêtée une première fois le 19 novembre, la jeune femme de 23 ans est même déjà sous contrôle judiciaire pour des faits similaires. Elle pointe chaque

semaine au commissariat et doit justifier d'une recherche d'emploi ou d'une formation. « Ce n'est vraiment pas banal de se retrouver aussi rapidement devant la justice », lance le procureur. « Pourquoi faites-vous cela ? » insiste-t-il. « J'ai besoin d'argent, il n'y a pas d'autre moyen pour en avoir aussi rapidement. » C'est tout ce que l'on entendra de la jeune femme. L'enquête sociale la révèle aussi peu locace que devant les juges. Elle vit à Bondy, chez sa mère employée d'école maternelle, elle est en recherche d'emploi. Athina a souhaité que ses proches ne soient pas informés de sa comparution. « Elle paraît nonchalante mais j'ai

rencontré quelqu'un de très fataliste, observe son avocate. Ce n'est pas le profil des gens habituellement poursuivis ici pour trafic de stupéfiants. Elle a juste fait un mauvais choix. » La mise en cause écope de huit mois dont quatre avec sursis. La peine sera aménagée grâce à la surveillance électronique à domicile. Mais la présidente l'avertit : « Si vous vous faites reprendre, cela m'étonnerait qu'on ait autant d'indulgence. Je ne vois pas ce qu'on pourrait faire d'autre qu'un mandat de dépôt. » Qui conduirait, lui, droit derrière les barreaux. SANDRA MIGNOT

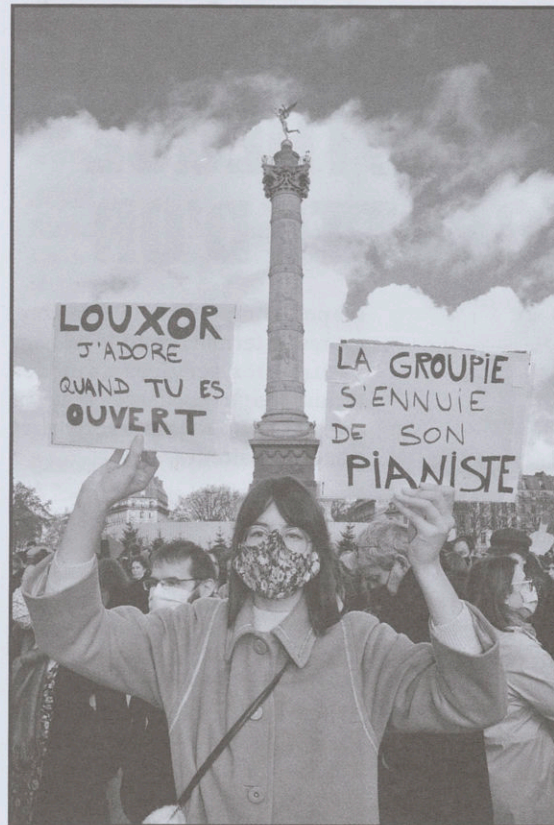
* Le prénom a été modifié.

LA PHOTO DU MOIS

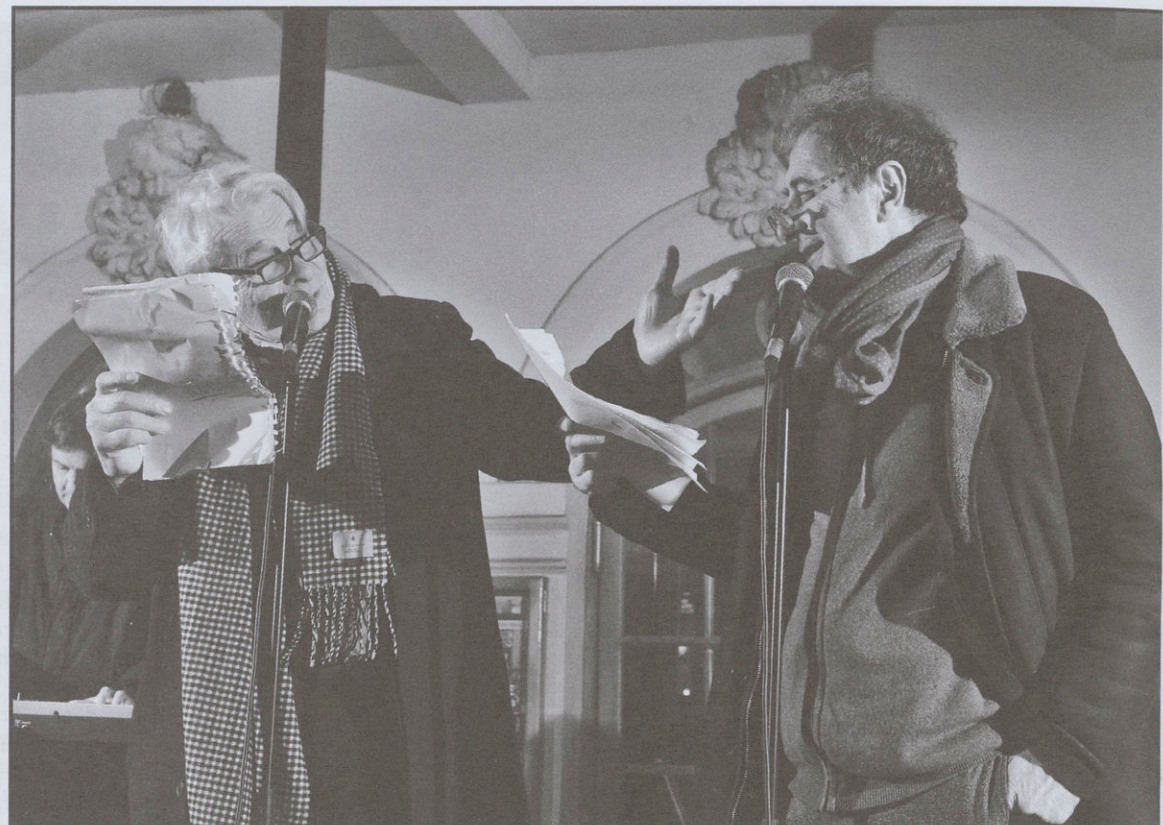
Insolite, amusante, romantique, elle est votre vision du 18e tel que vous l'aimez et souhaitez le faire connaître. Envoyez-nous une photo en haute définition au format jpeg (prise avec un appareil photo ou un smartphone équipé d'un appareil photo de bonne qualité), accompagnée de vos nom et prénom, indication du lieu précis et de la date, et d'une légende de 150 signes maximum. (redaction18dumois@gmail.com). Nous publierons une image par mois dans notre mensuel et sur Facebook.



Lucien Déralloir



Thierry Nectoux



Thierry Nectoux

EN IMAGES

Le monde du spectacle descend dans la rue

Les professionnels de la culture ont manifesté leur désarroi dans la rue. Théâtres, salles de spectacles, cinémas et musées sont en effet fermés depuis le 30 octobre. Si la situation sanitaire ne leur est pas indifférente, nombreux sont ceux qui soulignent que ces lieux de culture respectaient à la lettre les précautions sanitaires (jauge à l'entrée, port du masque, distanciation physique, etc.) et qu'aucun foyer de contamination n'y a été détecté. Le

15 décembre, ils se sont donc rassemblés place de la Bastille afin de dénoncer les options choisies par le gouvernement (photo de gauche). Dans la soirée, le Théâtre de l'Atelier réunissait sur la place Charles Dullin, deux acteurs charismatiques (photo de droite). Jacques Weber et François Morel, actuellement en tournage, derrière ces portes fermées, d'une originale version de Cyrano, y ont lu des textes de Victor Hugo, de Flaubert et de leur

propre création afin de défendre l'accès à la culture pour tous, même, voire surtout, en période de crise. En parallèle, la profession s'était mobilisée afin de saisir le Conseil d'État en référé. Malheureusement, le 23 décembre, les juges ont validé la fermeture prolongée des lieux culturels, estimant que, même si celle-ci est une grave atteinte aux libertés, elle peut se justifier « tant que demeure un niveau particulièrement élevé de diffusion du virus au sein de la population. » S.M.

FABRIQUÉ À PARIS
LA LAITERIE DE PARIS,
DE NOUVEAU DISTINGUÉE

Le mois dernier, 331 produits d'artisans ont été sélectionnés pour l'obtention du label Fabriqué à Paris. Parmi eux, un jury (composé de représentants de la Ville de Paris et de « personnalités qualifiées ») a distingué les plus séduisants, pendant que les internautes pouvaient voter pour leur « coup de cœur ». La Laiterie de Paris s'est vu une nouvelle fois valorisée. Elle a reçu le premier prix du jury dans la catégorie artisanat alimentaire et un coup de cœur du public a récompensé un de ses produits en particulier, le Labat : un fromage de chèvre au lait bio cru, cendré, de forme carrée et affiné dix jours. Dans la catégorie innovation, la Culotte parisienne est récompensée par un troisième prix pour ses culottes menstruelles. Côté mode et accessoires, le plastron Fée d'Or imaginé par Rouge d'Or, créateur de « sculptures à porter » obtient un troisième prix. Enfin, la Lessive de Paris (lire p. 16) s'est vu décerner le premier prix dans la catégorie produits manufacturés. S.M.

La Culotte parisienne :
52 rue Joseph de Maistre
La Laiterie de Paris :
74 rue des Poissonniers
Rouge d'Or : 107 bis rue Marcadet

LES ASSOCIATIONS VENT DEBOUT CONTRE LE

Le projet de réaménagement de la Gare du Nord continue de provoquer l'opposition des associations d'usagers et habitants du secteur. Le permis de construire, délivré en juillet dernier, a suscité trois recours gracieux.

Envisagé depuis 2014, le projet Gare du Nord 2024 ne cesse d'entraîner des mécontentements. Deux associations sont engagées dans la bataille, alors que la ville a déjà négocié avec les porteurs du projet. La première, « Retrouvons le nord de la Gare du Nord » est née en novembre 2019 à l'initiative d'un collectif de citoyens d'associations parisiennes et d'Ile-de-France, pour la plupart usagers et habitants. La seconde, le Comité des habitants Gare du Nord-La Chapelle pré-existait. Si les deux associations reconnaissent la nécessité de moderniser la gare, elles soulignent également l'inadaptation et les dangers du projet baptisé StatioNord, porté par une société d'économie mixte (SEMOP)* associant la SNCF Gares & Connexions et CEETRUS, filiale

immobilière du groupe Auchan, chargée de sa réalisation.

Leurs principales critiques visent la conception même du projet, qualifiée « d'irrecevable ». Dans le projet initial, la surface construite devait passer de 75 135 à 136 635 m². Un vaste pôle d'activité, situé dans un bâtiment de cinq niveaux sur 300 m de long, comportait des commerces, des équipements privés de sports et de loisirs, dont une salle de spectacle de 2 800 places et des bureaux. La superficie commerciale globale était presque multipliée par quatre.

Un rapport d'experts...

L'opposition vise à la fois l'ampleur de l'opération et son caractère essentiellement commercial. Elle reprend et s'appuie sur le constat des urbanistes missionnés en novembre 2019 par la maire de Paris pour proposer des pistes d'amélioration. Ces quatre spécialistes reconnus considéraient « que l'étroitesse du périmètre de la SEMOP et du permis de construire et le flou qui règne sur les conditions de son insertion urbaine, constituent une des principales faiblesses du projet ». En effet, le lien avec le quartier n'apparaît pas suffisamment, notamment les relations avec la toute proche Gare de l'Est et avec l'hôpital Lariboisière, lui aussi objet d'une opération d'aménagement d'ampleur.

Les experts, « indépendants et bénévoles », concluaient que le projet comportait « trop d'incertitudes et de dysfonctionnements prévisibles pour continuer comme si de rien n'était, en l'amendant par des aménagements plus ou moins mineurs ». Leur recommandation n'a guère été entendue. En février 2020, la commission chargée de l'enquête publique, a bien noté les « principales critiques portant sur son insertion urbaine et son impact sur l'environnement local ou régional ». Mais elle a délivré un avis favorable au permis de construire : « A ce stade, l'hypothèse d'une reprise complète du projet nous semble inenvisageable, au vu des délais qu'elle nécessiterait. Il nous apparaît plus judicieux de poursuivre le projet tel qu'il est défini dans la présente demande de permis de construire, ce qui permettra notamment de respecter les échéances des événements sportifs internationaux de 2023 et 2024, et d'apporter des solutions dans un délai raisonnable aux problèmes subis actuellement. »

...et des négociations post-permis

La permis délivré, la Ville de Paris a néanmoins négocié avec la SNCF Gares & Connexions, pour satisfaire au moins quelques-uns des points figurant dans le rapport des urbanistes. Un accord conclu le 23 novembre « prévoit de réduire d'environ 7 500 m² les surfaces de commerces et

PROJET GARE DU NORD 2024

services du projet et d'abaisser jusqu'à 12 mètres la façade du bâtiment côté rue du faubourg Saint-Denis ». La salle de spectacle et les salles de sports privées disparaissent.

Mais un des points essentiels pour les associations n'est pas acquis. L'accord indique que la « SNCF Gares & Connexions s'engage (...) à examiner d'ici à juin 2021 la réalisation, en collaboration avec la Ville de Paris, d'une passerelle entre le boulevard de La Chapelle et le nouveau bâtiment attenant à la gare (...). SNCF Gares & Connexions mobilise 20 millions d'euros pour la réalisation de cet ouvrage ». Elles estiment qu'une promesse d'étude ne constitue en rien l'engagement espéré et indispensable pour assurer le lien avec les quartiers environnants.

Une hausse du trafic, vraiment ?

Bien décidé à ne pas abandonner l'affaire, le comité des habitants Gare du Nord-La Chapelle a déposé le 11 décembre un recours contentieux. Et « Retrouvons le nord de la Gare du Nord » réfléchit aux actions à mener en 2021. Si les associations reconnaissent dans l'accord Ville/SNCF une « avancée partielle », elles soulignent que la majorité des problèmes posés par le projet actuel est loin d'être résolue. Ainsi, « l'abandon de la séparation des flux d'entrée et de sortie » de voyageurs, inscrit dans l'accord,

ne semble pas acquis, surtout pour les usagers franciliens. « Leur trajet dans la gare sera beaucoup plus long puisqu'ils devront emprunter les passerelles passant près des commerces. »

Et la justification même du projet semble de plus en plus devoir être interrogée. Elle se fonde sur un fort accroissement du trafic de voyageurs d'ici 2030 qui passerait de 700 000 par jour actuellement à 900 000. Les experts estiment cette augmentation de 30 % très surévaluée. La hausse du trafic devrait toucher prioritairement le RER et le métro, affectant surtout le pôle d'échange souterrain. Les représentants des associations font valoir que « le contexte a évolué. La crise sanitaire et sociale, le Brexit auront certainement un impact sur le trafic. Face aux faiblesses du projet et aux incertitudes actuelles, nous demandons l'ouverture d'une conférence de consensus afin de construire, avec tous les partenaires concernés, un projet alternatif fondé sur les besoins prioritaires des usagers et des habitants. On peut tout à fait prendre le temps nécessaire pour traiter correctement ce dossier, la rénovation de la gare ne faisant pas partie du dossier de candidature aux Jeux olympiques. » ●

DOMINIQUE GAUCHER

*SEMOP : société d'économie mixte à opération unique, forme de coopération institutionnelle publique-privée.

COMITÉ VÉLO,
DU NOUVEAU ?

Réuni à la mi-décembre, le Comité vélo ouvre le dialogue. Les associations cyclistes attendent du concret.

Pour cette deuxième réunion de la mandature, le Comité vélo s'est ouvert à des habitants, un par conseil de quartier, tirés au sort parmi ceux qui s'étaient manifestés auprès du service Démocratie locale. Ce ne sont pas des spécialistes mais des volontaires qui seront renouvelés à chaque réunion. Pour Thomas Le Gall qui siège en tant que membre de l'association Paris en selle, l'initiative est « une bonne idée » et il est rejoint par Pascal Rigaux de Mieux se déplacer à bicyclette (MDB) qui trouve « intéressant d'avoir des gens en plus ».

En effet le développement du vélo ne concerne pas que les cyclistes et le point de vue de tout un chacun est important pour avoir « un vrai outil » afin de rendre l'arrondissement cyclable selon Antoine Dupont, adjoint au maire du 18^e chargé notamment des mobilités. Il préside ce comité et souhaite le réunir chaque trimestre. Outre les 3 associations de cyclistes (dont Solicycle) et les habitants, en font partie des élus de la majorité ainsi que la Section territoriale de voirie.

Aménagements en vue

Les discussions ont porté sur l'aménagement cyclable des rue de La Chapelle et Marx Dormoy qui ont été mises en sens unique courant novembre, un plus évident salué par les associations cyclistes mais qui « doit être amélioré ».

Question stationnement il reste, toujours selon Antoine Dupont, 300 000 euros qui ont été votés en 2019 au budget participatif, ce qui permettra de créer un peu plus de 50 nouvelles zones d'arceaux à vélos. Ceci dit, la liste des implantations montre, selon le MDB, que « ça avance très lentement ». C'est pourtant, avec la création de pistes, le point qui permet de faciliter la vie des cyclistes.

Des projets structurants ?

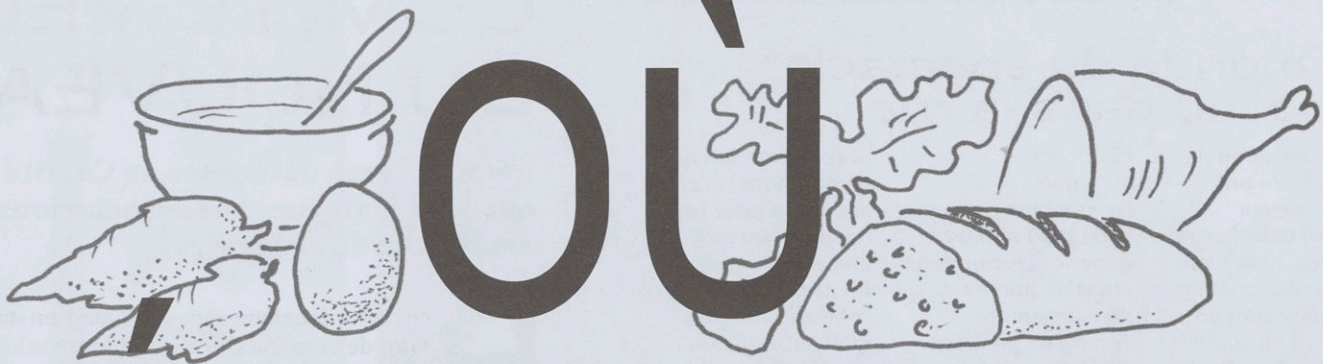
La question de la pérennisation des « corona pistes » existantes avenue de Saint-Ouen, boulevard Ornano et sur l'axe La Chapelle-Marx Dormoy « ne se fera pas en l'état car l'usage n'est pas optimal et la concertation est nécessaire ». Les associations souhaiteraient qu'on « ne se contente pas de ces axes nord-sud pour rentrer dans Paris et en sortir mais que la circulation est-ouest des cyclistes soit grandement améliorée ». Elle en a grand besoin et nous avons publié dans notre numéro 287 une carte des points noirs, toujours d'actualité.

En définitive un seul projet nouveau a émergé, celui du réaménagement du carrefour Damrémont-Caulaincourt et de la création d'une piste sur le pont au-dessus du cimetière Montmartre.

Plusieurs participants s'accordent à dire qu'ils aimeraient « avoir du grain à moudre » et surtout « une vue d'ensemble sur le plan vélo 2021-2026 ». « Il y a de la volonté, on attend du concret », conclut le MDB. ● DANIELLE FOURNIER



Jean-Claude N'Diaye



OÙ DEJEUNER PAS CHER?

LES BONS PLANS À EMPORTER DANS LE 18^E

DOSSIER RÉALISÉ PAR:
ANNICK AMAR, SÉVERINE
BOURGUIGNON, MARYSE LE
BRAS, SYLVIE CHATELIN,
ELISE COUPAS, FLORIANNE
FINET, ANNIE KATZ,
CATHERINE MASSON, SOPHIE
ROUX, SANDRA MIGNOT,
CLAIRE ROSEMBERG.

ILLUSTRATIONS
PAUL DEHÉDIN.

Malgré l'interdiction du service en salle depuis novembre, bon nombre de restaurants ont choisi de rester ouverts en mettant en place un système de vente à emporter. Un moyen de limiter les pertes pour un secteur profondément touché par la crise sanitaire. Cette offre est très appréciée par les habitants de l'arrondissement en télétravail et surtout par les salariés travaillant dans le 18^e dont la cantine a été fermée. Le 18^e du mois vous propose sa sélection de restaurants qui offrent des plats, voire des formules, à moins de 12€. Une sélection forcément subjective et non exhaustive, au vu du très grand nombre d'adresses que compte l'arrondissement. N'hésitez pas à nous signaler vos meilleurs bons plans à l'adresse l8dumois@gmail.com. Cela nous donnera des idées pour un prochain numéro!

VOYAGE EN INDONÉSIE

Voici un petit restaurant ouvert il y a à peine plus d'un an, baptisé *Le Warung*, qui vous permettra de découvrir à moindre frais une cuisine trop peu connue chez nous, celle de l'Indonésie. Si elle compte plusieurs points communs avec ses cousines vietnamiennes et thaïlandaises, la cuisine du plus grand archipel du

monde – près de 13 000 îles – possède ses propres particularités. Le délicieux nasi goreng se compose d'une base de riz sauté aromatisé de sauce soja, mêlé à divers légumes, comme des oignons fondants, du chou blanc, des carottes ou des pousses d'épinard. Pour 9,80€ ou 10,80€ pour la version crevettes, bœuf ou poulet, on est plus que rassasié. L'équivalent à base de nouilles sautées est au même prix et vaut également le détour.

Pour compléter votre repas, vous pouvez vous laisser tenter par les beignets de légumes ou de pommes de terre (5,50€) ou par une drôle de crêpe balinaise roulée à la noix de coco, fabriquée avec de la farine de riz (5€). F.F.

Le Warung, 16 rue de la Fontaine-du-But, métro Lamarck, 09 53 94 67 53, ouvert tous les jours sans interruption.

DES SANDWICHES, OUI, MAIS HAUT DE GAMME!

C'est par hasard que je découvre cette petite échoppe dans une rue qui monte vers la butte Montmartre. Comme j'adore le pain et que je déjeune facilement d'un sandwich, je pousse la porte. Une pancarte annonce que tout est fait maison. L'ardoise au mur détaille toutes sortes de sandwiches : baguettes, chauds, végétariens et je me laisse tenter par un baguette serrano (7,50€) : serrano 8 mois, beurre demi-sel, confit de piquillos (petit poivron espagnol), chimichurri (condiment argentin à base d'ail, de persil et de piments), feuilles d'épi-

nard. La baguette est croustillante à souhait et la garniture raffinée, c'est un régal. L'ardoise est assez réduite en cette période de confinement mais les sandwiches proposés, pulled pork (10€), croque-monsieur (9,50€) avec une pointe de truffe en option, hot-dog avec une saucisse au couteau (9,50€) ou végétariens sont faits maison. Tous ont une touche d'originalité, sans oublier le velouté du jour. Les produits sont locaux et proviennent de producteurs d'Ile-de-France. C.M.

Sandwicherie fine, 11 rue Muller, métro Château Rouge, 09 88 06 68 08, de 12h à 15h tous les jours sauf dimanche.

CUISINE DU MAGHREB

Aujourd'hui, j'avais envie de quelque chose de roboratif pour déjeuner. Au retour du marché, je me suis arrêtée chez *Dionis*, qui propose couscous et tajines. Et je n'étais pas la seule. Une dizaine de personnes masquées, apparemment des habitués, attendaient leur commande en buvant de la bière ou un café et discutaient joyeusement. J'ai choisi un tajine au poulet (11€) bien garni en olives vertes, citrons confits, carottes et pommes de terre. La portion était copieuse et je me suis régalée. Le *Dionis* propose également des moules-frites pour 10,50€ et des couscous dont les prix varient de 10 à 15€ en fonction de la garniture. Rien d'original dans cette cuisine mais des plats qui ne déçoivent pas et remontent le moral. Vous pouvez même repartir avec du prosciutto à la pression (6,50€ les 50 cl) ! C.M.

Le *Dionis*, 3 rue Letort, métro Porte de Clignancourt, 01 23 25 63 82, ouvert tous les jours.

SPÉCIALITÉS KURDES

De la cuisine traditionnelle kurde dans le 18e, ça ne court pas les rues. Découvrez-la chez *Zozan*, avec les spécialités faites maison et préparées sur place. Pendant le confinement, pas de formule mais des prix raisonnables au vu de la qualité : 12€ le plat du jour tel que l'escalope de poulet au safran ou la poêlée d'épinards aux œufs biologiques, l'assortiment chaud-froid d'entrées variées à 11€ qui, visiblement, fait beaucoup d'adeptes. C'est facile : vous commandez et dix minutes plus tard, c'est prêt et bien servi dans une boîte à compartiments. Il est recommandé de venir assez tôt, car en ces temps difficiles, la gamme proposée est un peu plus restreinte que d'habitude. F.F.

Zozan, 82 rue Joseph de Maistre, métro Guy Moquet, 01 46 27 18 03, ouvert tous les jours sauf dimanche de 12h à 14h45.

TARTINES BIO

Hors confinement, on aime le cadre agréable de ce restaurant, *B&J*, sans chichis, naturel sur toute la ligne, pour y prendre un café ou se faire un brunch. Parmi la clientèle, aussi bien féminine que masculine (non, ici, bio ne veut pas dire diète !), des télétravailleurs qui apprécient le calme du lieu. En confinement, on y vient pour les plats maison : des portions plutôt généreuses, d'excellents produits 100% bio, une cuisine à la fois équilibrée et gourmande. Les tartines sont délicieuses et à un prix très raisonnable (9€). Plats vegan ou non, il y en a pour tous les goûts ! Les desserts eux aussi maison, à partir de 3€, sont doux et généreux ; ils nous rappellent notre enfance. Côté boissons, on apprécie les thés Macha et Chaï. Et on aime y revenir parce qu'on s'y sent un peu comme chez des amis. S.R.

Restaurant *B&J*, 17 rue Joseph Dijon, métro Simplon, 01 87 86 64 97, du lundi au vendredi de 8h à 17h, le samedi et le dimanche de 9h à 17h.

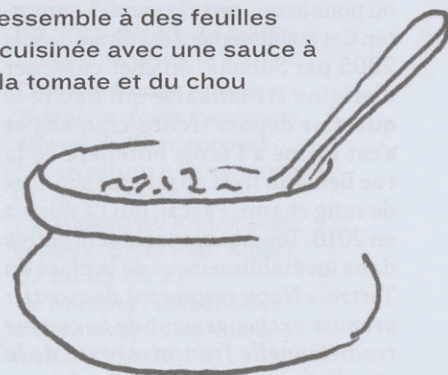
TOUR DU MONDE CULINAIRE AU MARCHÉ DE LA CHAPELLE

Sous la halle du marché on se régale à *l'Etoile du Sud*, chez Ali, avec un couscous poulet, boulettes ou brochettes ou des aubergines farcies à la viande de bœuf accompagnées de semoule et tagine légumes ou encore d'un succulent tagine poulet citron

Un classique de la cuisine africaine

Pour qui ne connaîtrait pas les plaisirs de la cuisine ivoirienne, camerounaise ou sénégalaise, cette adresse, *Tim la princesse*, est faite pour vous. Parmi les spécialités du restaurant, le tiep (un ragoût à base de riz, légumes et poisson), le poulet braisé et le poisson grillé. Les végétariens se régaleront avec un plat de ndolé (une plante qui ressemble à des feuilles d'épinard un peu plus amères cuisinée avec une sauce à l'arachide), servi avec du riz à la tomate et du chou blanc. Pour 8€, vous en avez bien pour deux fois. En dessert, on peut vous suggérer de tester le dégué, une variante du riz au lait, fabriqué à partir de semoule de millet, également à prix doux. F.F.

Tim la princesse, 46 rue Marcadet, métro Marcadet-Poissonniers, 06 60 51 72 73, ouvert tous les jours sauf le lundi.



et olives et sa semoule, tout ça pour 9,50€. Les végétariens ne seront pas en reste avec un couscous et ses onze légumes, très bon et très parfumé (8€).

En face, à la *Kaz-Culinaire*, cuisine franco-antillaise avec Jessy. Du mardi au vendredi, c'est à la carte, tous les plats sont à 8,50€, on choisit un poisson ou une viande et deux accompagnements au choix, des légumes et un féculent-racine, manioc, igname ou madère. On a goûté la copieuse assiette végétarienne (8€) accompagnée de riz aux haricots rouges, gratin de patate douce et banane au lait de coco et des bananes aloko (plantain), frites juste comme il faut. Le week-end,

pas de formule, mais des rations plus copieuses pour un plat à 10€. On peut aussi y aller pour déguster des accras de morue réalisés à la demande (5,5€ les 12 pièces), accompagnés d'une préparation maison à base de rhum agricole AOC 50° (choix impressionnant, citron vert, menthe, tamarin, thym...) que Jessy laisse macérer au soleil deux mois avant de le servir (5 cl pour 6€).

A côté, Aissa propose sa cuisine sénégalaise. Le célèbre mafé à base de pâte d'arachide au poulet ou au bœuf et des épices (« mais pas piquant » précise-t-elle) accompagné de riz nature et de légumes mijotés (excellents) ou de bananes plantain vous coutera 7,90€ et vous débourserez tout juste un peu plus (8,50€) pour un autre incontournable de la cuisine sénégalaise : le poulet yassa aux oignons frits et au citron. C'est servi en barquette plastique mais on peut venir avec son propre contenant et tendre ainsi vers le zéro déchet.

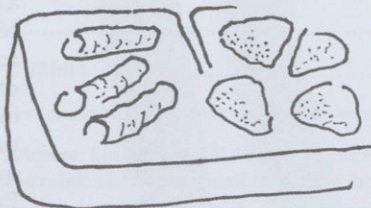
De l'autre côté, c'est l'Italie. Aux *olives vertes et noires*, Mohamed est aux fourneaux. Traiteur installé depuis la réouverture du marché en 2010, il est tombé amoureux de la cuisine italienne auprès d'un chef cuisinier italien et propose ses plats au poids mais, à moins d'avoir un appétit d'ogre et de doubler les portions, on aura une entrée, un plat (lasagnes à la bolognaise, blanc de poulet à la piz-zaïola, osso buco, seiche) et un dessert (classique mais excellent tiramisu, crémeux et léger) pour moins de 10€. Très bon choix de pizzas également, pétries et garnies sur place, toutes à 9,50€. S.C.

Marché couvert de l'Olive, métro Marx Dormoy, du mardi au vendredi de 9h à 13h et de 16h à 19h30, le samedi de 9h à 13h et de 15h30 à 19h30, le dimanche de 8h30 à 13h.

Halte cambodgienne

Un vendredi soir pluvieux... Quoi de mieux pour oublier la grisaille ambiante qu'un bon cambodgien à emporter ? Au croisement de la rue Léon et de la rue Marcadet, je suis chaleureusement accueillie par le propriétaire du *Village de Marcadet*, dans le strict respect des gestes barrières. Côté entrées, les basiques du traiteur asiatique (nems, samoussas au bœuf et raviolis entre 0,80€ et 1,30€ la pièce) sont très corrects. Je préfère néanmoins le chausson chinois garni de chou et de viande hachée, à la pâte légèrement briochée (1,70€). Crabe au poulet farci, rouleau de printemps et accras de morue sont également à la carte. Côté plats, mention spéciale aux brochettes de tofu et aux nouilles accompagnées de crevettes et de brocolis. Le bœuf au gingembre fondant est aussi délicieux. Le restaurant propose également des bo buns et des soupes, à 7€, ainsi que des sandwiches à la viande ou végétariens à moins de 4€. E.C.

Village de Marcadet, 25 rue Marcadet, métro Marcadet-Poissonniers, 01 42 54 90 27, ouvert de 11h30 au couvre-feu du lundi au vendredi.



LES GRANDS CLASSIQUES

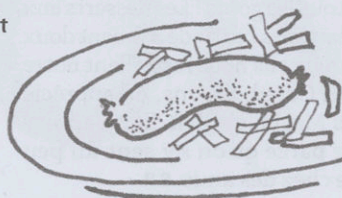
Pavé de saumon au coulis de poivron rouge, blanc de poulet au curry, rums-teck sauce au poivre, blanquette de veau accompagnée de riz basmati, ce sont les quatre plats du jour à 10€ proposés par *Le Coin des Amis*, le jour où nous avons testé le menu à emporter. Cet établissement est dirigé depuis 2005 par Subhas, un chef cuisinier d'origine sri-lankaise qui habite le quartier depuis trente-cinq ans et s'est formé à l'école hôtelière de la rue Belliard. Il est épaulé par son chef de rang et ami, Pascal, qui l'a rejoint en 2018. Tous deux se sont rencontrés dans un établissement de la place du Tertre. « Notre restaurant de quartier propose exclusivement de la cuisine traditionnelle française, avec de la viande et du poisson d'origine française », insiste à l'unisson Subhas et Pascal. On peut payer en espèces, chèque ou carte bleue. « Toutefois, comme on ne prend la carte qu'à partir de 12€, on propose avec le plat une canette de boisson. On fait aussi de la livraison dans un rayon de 500 mètres et pour une commande de 30€ au minimum », précise Pascal. En fonction des jours, magret de canard au miel, bœuf bourguignon, confit de canard, steak de thon mi-cuit, ou aile de raie aux câpres sont aussi au menu. A.A.

Le Coin des Amis, 50 rue du Mont-Cenis, métro Lamarck, 01 42 52 30 36 ou 06 11 14 03 43, tous les jours de 11h30 à 14h30.

La tradition française de qualité (1/2)

Que de la cuisine française de tradition au très populaire *Bistrot Sainte-Isaure*, à deux pas de la mairie du 18e. En tête d'affiche, des cuisses de grenouilles sautées à l'ail (10€), ainsi qu'une andouillette sauce moutarde à l'ancienne au même tarif. Un client attend son andouillette en buvant une bière. Il vient souvent, l'ambiance est bonne, même dehors au froid en ces temps de Covid-19. Pour moins de 12€, le bistrot offre également salades et snacks. La tête de veau et le confit de canard sont à 12€. Comme plat du jour, l'aimable gérant propose ce jour-là un bœuf braisé à la bordelaise (sic) également à 10€. J'hésite mais choisis en fin de compte le burger du bistrot, plus léger. Bon choix, car la viande est goûteuse, bien que le plat soit presque trop généreux. C.R.

Le Bistrot Sainte-Isaure, 4 rue Sainte-Isaure, métro Jules Joffrin, 01 42 57 73 52, tous les jours sauf le dimanche de 12h à 17h30. Café et autres boissons de 9h30 à 18h.



LA TRADITION FRANÇAISE DE QUALITÉ (2/2)

Le Bouillon Pigalle, en temps ordinaire, est très couru à Montmartre avec une queue qui s'étire très loin sur le trottoir. Il faut dire que ce restaurant s'inscrit dans la tradition des bistrots parisiens avec de la cuisine française traditionnelle à petits prix qui concurrence avec bonheur les si nombreux fast-foods ! Depuis le confinement, place à de la vente à emporter avec un ensemble entrée-plat-dessert imbattable à 10€, au choix le menu de la semaine ou un menu vedette proposé par le chef qui donne aussi ses conseils pour réchauffer. On peut ainsi dégus-

ter un velouté de chou-fleur, des ravioles de Royans, une fondue de poireaux et, en dessert, un chou à la crème. On peut aussi choisir à la carte l'œuf mayo à 2€ (élu champion du monde), le confit de canard pommes sautées à 8€. Bref, de bons plats généreux de qualité, à des prix imbattables. Le service est au rendez-vous, que l'on commande sur le site ou qu'on vienne directement sur place. M. LB.

Le Bouillon Pigalle, 22 boulevard de Clichy, métro Pigalle, 01 42 59 69 31, ouvert tous les jours de 12h au couvre-feu.

LA BOSSE DES DÉLICES

La Bossue est un salon de thé bien connu des habitués des brunchs pâtisseries du week-end. Mais la petite boutique aux couleurs pastel et à l'allure rétro propose également, depuis ses débuts en 2015, des déjeuners sur place ou à emporter. Chaque midi de la semaine, la carte propose une formule à 10,50€. Le menu est annoncé sur la page Facebook du salon (ainsi que sur une ardoise devant l'entrée) : choix entre deux entrées et deux plats, végétariens et faits maison. Les propositions sont colorées et de saison. On peut tester des saveurs surprenantes (on a osé le velouté de betteraves !), salades variées dans lesquelles les pommes de terre se mêlent aux radis, aux cornichons, à l'aneth et aux câpres, tarte feuilletée poireaux-bleu ou blettes-gorgonzola, gratin brocolis-cheddar ou encore chili végétarien, risottos et lasagnes originales. Et pour couronner le tout, une tranche de pain au levain maison qui pourrait remplacer le dessert ! Enfin, on pourra évidemment ajouter

un délicieux carrot cake, une tartelette à la citrouille ou un classique financier. Venez tôt, car à 13h30 tout est souvent parti. Un peu d'attente sur le trottoir mais, une fois passé en caisse, le service est très rapide. S.M.

La Bossue, 9 rue Joseph de Maistre, métro Blanche ou Abbesses, 09 81 72 65 59, du mercredi au vendredi, de 11h à 18h (le week-end est réservé à la pâtisserie).

ECHAPPÉE EN MÉDITERRANÉE

L'accueil est toujours agréable au *Grand Phénicien*, même si la salle désertée est moins conviviale en période de confinement, loin de la soixantaine de convives habituels ! Le buffet des mezzés et des desserts est très appétissant et la fraîcheur des produits inspire confiance. La carte des plats à emporter propose de grandes assiettes comme la Byblos avec huit hors-d'œuvre dont houmous, taboulé, purée d'aubergines, fromage blanc, falafel et une aile de poulet ou la Beyrouth avec cinq entrées et une brochette (9,50€ chacune). Toutes les deux, très copieuses sont pleines des saveurs et couleurs du Liban ! L'assiette Phénicien, avec poulet et pommes de terre, est à 10€. Pour la végétarienne (9€) et une boisson, le dessert est offert. Les sandwichs roulés dans une pita, très complets, sont à 4,50€. Pour les gourmands, la palette des pâtisseries orientales vient terminer le repas (1,50€ à 3€). A.K.

Le Grand Phénicien, 4 rue Caulaincourt, métro Place de Clichy, 01 44 70 09 00, du lundi au samedi, de 11h au couvre-feu.

LE SÉNÉGAL À VOTRE PORTE

Lamine d'Or, dont nous vous avons parlé dans un précédent numéro pour ses talents de couturier, continue de faire découvrir la culture sénégalaise. Après la mode, il se met à la cuisine. Marié à une slovène végane, Lamine a dû aménager ses habitudes alimentaires. La nouveauté, c'est qu'il revisite les plats traditionnels sénégalais et propose mafé et yassa en version végétarienne. Vous êtes livré à domicile ou au bureau, deux portions au minimum. Les récipients sont repris et réutilisés dans un esprit écoresponsable. Les plats végétariens sont à 10€ et les classiques (yassa poulet et mafé bœuf) à 12€. Pensez à demander un jus de bissap (3€ le demi-litre). Un voyage culinaire qui tient ses promesses en générosité et en saveurs. S.B.

Au 4C, 9 rue de la Charbonnière, métro Barbès-Rochechouart, 07 58 35 77 56 (commander la veille de la livraison), Instagram, @laminedor.

DE SARRASIN OU DE FROMENT

Les crêpes sont un grand classique du déjeuner sur le pouce, mais les bonnes adresses ne sont pas si courantes. *Le Comptoir Breizh* propose des formules comme on en trouve rarement à emporter. La table a ouvert en février dernier. Bien vite, la crise et ses confinements ont forcé l'équipe à oublier jolies salades et autres planches apéro, pour se concentrer sur les préparations bretonnes. Le restaurant propose donc une galette de blé noir complète et une crêpe au sucre, assorties d'une boisson, pour 12€. Si un seul plat vous

suffit, les complètes – bien craquantes et présentées au carré – sont à 8€ (œuf/jambon/emmental mais aussi jambon/tomates/emmental ou encore épinard/œuf/creme/emmental) et les spéciales (par exemple, andouille/épinard/œufs de saumon/fromage frais ou andouille/oignons/emmental/moutarde) à 10€. Le restaurant propose également un plat du jour à 10€ (15€ pour deux convives), poulet à la crème, hachis Parmentier, ravioles aux épinards, etc. S.M.

Le Comptoir Breizh, 9 rue des Abbesses, métro Abbesses, 01 42 54 88 64, du lundi au samedi, de 11h à 19h 45, et le dimanche de 11h à 17h.

Street food au marché

Nouveaux venus (depuis fin octobre), Manu et Khalil préparent, dans leur cuisine de 5,50m² tout en longueur, une sélection de gros sandwiches ronds dans des pains semoule, préparés par un boulanger de la rue Riquet, aux accents de cuisine tunisienne, israélienne et libanaise. On aura du mal à choisir entre le pastrami de bœuf maison, le tunisien aux œufs durs ou le poulet tendre aux épices (de 8,50€ à 12€). Les prix pourraient être un tantinet moins élevés, mais c'est très frais et copieux. Manu et Khalil régaleront les architectes du cabinet voisin, la fleuriste, le caviste ainsi que, si l'on en juge par la file d'attente, les nombreux télétravailleurs du quartier. A noter, pas de plastique mais des emballages en carton et du plastique recyclé et compostable pour la sauce tahina, qui accompagne de très bonnes chips de pois chiches (2,50€). S.C.

Sababa, 7 rue de l'Olive, métro Marx Dormoy, tous les jours de 11h 45 à 17h.



Et aussi...

Nos bonnes adresses déjà chroniquées toujours ouvertes :

Lamarck-Caulaincourt - *Birdie Num Num* : plat du jour, salades et sandwiches faits maison, cuisine végétarienne et bio : 87 rue Lamarck, 01 42 58 07 29, du lundi au samedi de 12h à 15h.

Jules Joffrin - *café Belgrano* : empanadas argentines (chaussons fourrés à la viande, au fromage ou aux légumes), 111 bis rue Championnet, de 11h à 15h ; *Gemüse, Berliner Kebab* : des sandwiches à la viande ou aux légumes (du haut de gamme), 61 rue Ramey.

Marcadet-Poissonniers - *Simplon* : *Fulano*, empanadas argentines, 15 rue Boinod, 01 83 91 40 05, de 11h à 15h ;

Aux délices de Dhan : cuisine mauricienne et indienne, 83 rue Ordener, 09 73 23 01 37, du lundi au samedi.

Château Rouge - *Le Café de l'ICI* (Institut des cultures d'islam), cherba, tagines et couscous, 06 58 96 29 52, 19 rue Léon, tous les jours de 12h à 17h ;

Le Myrha : plat du jour végétal et bio, 70 rue Myrha, 09 73 21 78 43, du lundi au samedi de 12h à 14h 30.

Château Rouge - Anvers - *Toloache* : plats mexicains, 49 rue de Clignancourt (réouverture à la mi-janvier), 06 41 84 76 55 ;

La Maison du Knafé, plats syriens, 5 rue Paul Albert, 07 58 33 05 27 ;

La Portena : empanadas argentines, 11 rue Muller, de 11h à 15h. F.F.

CUISINE DE RUE ORIENTALE

Tagines, couscous, galettes, salades, gâteaux et bien sûr... les bricks annoncés par la *Fa Brick*, toutes les saveurs orientales sont là, revisitées façon street food. Beaucoup de vente à emporter et peu de tables dans ce restaurant toujours bien rempli le midi, en temps « normal ». Les tagines (10 ou 12€) sont délicieux et très variés : poulet ou agneau citrons confits ou pruneaux amandes ou poires (recommandé!) ou encore kefta

ou version végétarienne. Le vendredi, c'est couscous, très apprécié! Très bons aussi, les fameux bricks, la spécialité maison : viande hachée, ricotta épinards, légumes... on ne peut tous les citer (1,50 €). Sans oublier les galettes de semoule farcies (3€), les sandwiches chauds (4€). Des produits frais, cuisinés sur place et à la commande. Et si on a encore un petit creux, il y a toutes sortes de desserts bien connus. A.K.

La Fa Brick, 20 rue Myrha, métro Château Rouge ou Barbès, 01 46 06 61 51, du lundi au vendredi, de 10h à 19h.

En 2021,
je m'abonne
au 18^e du
Mois !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- ☐ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :17€
- ☐ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :29€
- ☐ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :56€
- ☐ Abonnement d'un an à l'étranger :35€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- ☐ J'adhère pour 1 an :20€
- ☐ J'adhère pour 2 ans :40€
- ☐ Je soutiens l'association :80€
(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom :

Prénom :

Adresse :

E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris
courriel : 18dumois@gmail.com - Site : http://18dumois.info



LA RUE D'AUBERVILLIERS LAVE PLUS PROPRE



Jean-Claude N'Diaye

Deux hommes travaillent pour la santé de la planète en créant une lessive écoresponsable !

Tout est parti d'une indignation face à un bidon vert de lessive labellisée bio et prétendument écoresponsable. Hubert Michaux et Victor Cerutti découvrent que la lessive, contenant certes de l'aloë vera et estampillée d'une belle grenouille verte, est fabriquée en Allemagne et importée par camion, une tête de mort signalant le risque qu'elle peut faire couler... Le contenant est en plastique mais pourtant, elle a gagné un écolabel européen. « On s'est dit que si l'Union européenne accordait son label à un tel produit, la planète était mal partie ! ». Complices dans le digital, ayant créé en particulier le site HelloCoton, nos deux entrepreneurs décident donc d'imaginer une lessive réellement écoresponsable, sans substances dangereuses pour la planète, réduisant les transports d'acheminement des produits de fabrication et repensant la distribution. Le produit de base, ils vont le créer en allant consulter un spécialiste marseillais. Le résultat : 99 % de produits naturels, du savon liquide, de l'huile de coprah et de lin, des enzymes et de l'alcool, hypoallergénique, délicatement parfumé à la lavande, à la fleur blanche ou sans odeur.

Vingt millions de bidons plastiques

Les ingrédients arrivent par containers et sont transformés à Paris dans des cuves, à l'atelier, en utilisant l'eau de la ville qui représente 50 % de la composition des lessives liquides. S'inspirant de la vieille pratique des bouteilles de lait consignées, ils imaginent par ailleurs un contenant en verre, fabriqué à Chalon-sur-Saône, recyclable, livré gratuitement à domicile aux clients par packs de quatre par une équipe de... cyclistes. Le tout

emballé dans un petit casier en feutre très tendance, très léger et facile à ranger. Les bouteilles vides, consignées 6 € les quatre, sont récupérées, nettoyées et remplies pour resservir. « Une bouteille qui entre une fois dans Paris, n'en ressort plus et ne circule qu'à vélo. »

Les deux hommes y ont mis leurs économies, de l'énergie, et surtout calculent au plus serré. « Le succès de la Lessive de Paris, c'est aussi qu'on la propose à 6,90 € le litre, un prix incroyable pour un produit aussi écoresponsable. Le prix n'est plus un frein. » Pourquoi la lessive ? « Réfléchissez au nombre de machines faites par jour dans une ville comme Paris ! Plus de 20 millions de bidons plastiques sur une année ! ».

Agir d'urgence

Le bouche à oreille fonctionne bien, avant même d'avoir enclenché la publicité : le site comme le produit est clair, les visiteurs deviennent assez rapidement des consommateurs et manifestement ils en redemandent. Et à défaut d'écolabel pour l'instant, ils ont obtenu le label « Fabriqué à Paris » organisé par la Ville et le premier prix du jury pour la catégorie produits manufacturés (voir note p 17). « Chaque matin, nous savons pourquoi nous venons travailler : nous aidons les gens à avoir eux aussi, une attitude responsable. Le souci du climat doit venir d'en bas et pas d'en haut ! La fin des emballages plastiques a été plébiscitée à 2040 : face à l'urgence, c'est trop loin. C'est à nous d'agir. » ●

DOMINIQUE BOUTEL

Atelier 134 rue d'Aubervilliers.
01 86 86 05 12. lalessivedeparis.fr



Jean-Claude N'Diaye

Jean-Claude N'Diaye

SOUS LE PAVÉ, LE SAVON

L'Atelier populaire joue la carte du local et de l'artisanat au cœur de Paris et fabrique des savons bio et 100 % naturels.

Le nom Atelier populaire sonnera familièrement aux oreilles des soixante-huitards et peut-être aux autres. Elsa Pomès, co-fondatrice, est trop jeune pour l'avoir connu mais « l'élan révolutionnaire et créatif » qui a animé Mai 68 l'a inspirée, elle et ses deux cofondateurs, Alain et... Alain. Ce nom fait en effet référence au groupe d'étudiants des Beaux-Arts qui ont produit collectivement les centaines d'affiches fleurissant sur les murs de Paris à cette époque.

Dans le vaste et lumineux atelier de la rue d'Aubervilliers, Elsa et Claire Patey, responsable de la communication et le reste de l'équipe fabriquent depuis un an toute une gamme de savons bio (95 % de produits végétaux) en se fournissant exclusivement auprès de fournisseurs français « mais qui se sourcent partout dans le monde » précisent-elles.

Un vrai circuit court

Tout est fait sur place, de la conception des différentes « recettes » au graphisme des jolis emballages en carton 100 % recyclé et recyclable (aucun plastique). En passant bien sûr par la fabrication, la communication et la préparation des commandes et les expéditions ou les livraisons en direct vers les points de vente parisiens, dont trois dans le 18e.

Elsa, qui travaillait auparavant dans un laboratoire de cosmétique bio, et pour qui le « savon

est un produit qui nous ressemble » prône le retour du savon solide et surtout, la saponification à froid, « un savoir-faire et de qualité ». Cette méthode artisanale et ancestrale est plus longue (long temps de séchage) et plus coûteuse mais à partir d'une base identique et immuable, mélange



Jean-Claude N'Diaye

de soude et de corps gras, elle permet d'obtenir des savons ultra-doux naturellement. Elle est de plus beaucoup moins consommatrice d'énergie (pas de chauffage des ingrédients) et d'eau.

Ne reste plus qu'à ajouter des huiles essentielles pour parfumer et pour « apporter un état d'esprit, un ressenti olfactif global » comme celle d'orange douce dans Le Pavé de Paris original pour un effet calmant ou celle de menthe citronnée pour un effet tonique.

Claire veut « proposer des choses nouvelles mais que la routine beauté ne soit pas complètement différente » en « reprenant des codes que les consommateurs et consommatrices connaissent », histoire de ne pas changer complètement leurs habitudes.

Qualité reconnue

Pari réussi avec une « fabrication démarrée à 2 kg par cycle de production et passée maintenant à 60 kg ». Elles réfléchissent aujourd'hui « à des méthodes d'industrialisation pour développer d'autres produits : huiles vierges, baume à lèvres, baume pour le corps, déodorant, shampoing solide ».

Fidèle à son credo, « remettre l'artisanat au cœur de Paris », l'Atelier populaire a obtenu deux fois le label Fabriqué à Paris, en 2019 pour le Pavé de Paris et en 2020 pour la collection Voyage. On peut acheter ces savons made in Paris dans les trois points de vente ci-dessous et bien sûr en ligne mais on peut aussi s'offrir ou se faire offrir un atelier de 2h30 avec Elsa (via la plateforme wecandoo). On y apprendra les bases de la saponification et on en repartira avec un kilo de savon qu'il ne restera plus qu'à laisser sécher à cœur chez soi pendant un mois avant de l'utiliser. ●

SYLVIE CHATELIN

Atelier populaire, 01 88 33 42 68,
contact@atelierpopulaire.fr, www.atelierpopulaire.fr

Points de vente : Mun 10 rue Ramey, Altermundi
135 rue Ordener et B-Vrac 61 rue de la Goutte d'Or.

* Créé en 2017, le label Fabriqué à Paris est décerné par un jury pour une durée d'un an. Il met en valeur le caractère local (Paris intra-muros) du processus de fabrication ou de transformation d'un produit ou d'une collection de produits.

ÉVANGILE-CHARLES HERMITE

CORRECTIF

Je souhaite apporter une nuance concernant la mention de « promesses non tenues » dans l'article *Le quartier Charles Hermite se mobilise autour d'un « territoire zéro chômeur de longue durée »* (édition de décembre 2020). Je voulais plutôt exprimer le ressenti de certain.es habitant.es quant à la persistance de problématiques sociales, malgré l'implication forte de la Ville de Paris, et ne questionnais en aucun cas l'engagement municipal ou de tout autre partenaire institutionnel pour ce quartier. Le choix de Charles Hermite pour cette démarche en est d'ailleurs une belle et encourageante illustration ! GUILLAUME VUARNET Chef de projet Charles Hermite Territoire zéro chômeur de longue durée.

LES TERRASSES DE LA DISCORDE

Les terrasses des restaurateurs n'ont pas été démontées cette année pour la basse saison. Artistes et riverains s'interrogent sur cette occupation illicite de l'espace public.

Défigurée ! Jamais la place du Tertre n'a été tant enlaidie. C'est une honte ! » s'écrit Michelle Charroppin, artiste-peintre, avant de préciser qu'elle réagit avant tout en tant que Montmartroise. La si jolie place où l'on aime flâner, en hiver tout particulièrement, et que l'on avait redécouverte dans une forme de pureté architecturale lors du confinement du printemps 2020, n'est plus qu'un amoncellement de structures métalliques délimitant la terrasse des restaurants. Celles-ci auraient dû être démontées le 31 octobre selon la réglementation en vigueur. Le partage de l'espace public entre restaurateurs et artistes autorise en effet l'installation de ces « contreterrasses » (selon la terminologie officielle) entre le 1^{er} avril et le 31 octobre. « Cette année, non seulement les terrasses ne sont pas démontées, mais elles ont été installées pendant le confinement, alors que tant les activités de restauration et débits de boisson que celles des installateurs étaient interdites », s'insurge José-Luis Leiva, l'un des représentants des peintres de Montmartre. Interpellée alors, la municipalité du 18e se serait déclarée désolée mais non saisie du problème. Elles sont toujours là ces structures, au grand dam des riverains et promeneurs qui montent encore sur ce qui est – fut – le cœur de Montmartre. Selon Jérôme Fergueur, autre représentant des peintres de Montmartre, les restaurateurs et cafetiers de la place auraient fait une demande auprès de la Ville de Paris, visant à faire changer le statut de ces contreterrasses, pour les assimiler aux terrasses éphémères autorisées par la Mairie de Paris, au lendemain du premier confinement. L'intérêt de cette opération ? Les rendre pérennes, au moins le temps de vie des terrasses dites éphémères... Affaire à suivre. ●

BRIGITTE BATONNIER

PARIS MONTMARTRE FAIT PEAU NEUVE

L'ancien *Paris Montmartre*, qui paraissait depuis 1990, a vécu. Place à *Planet Paris Montmartre*. Une « chic planète » si l'on en juge par la parisienne masquée figurant en couverture du numéro un. La publication est toujours dirigée par l'artiste-peintre Midani M'Barki, à la tête d'une équipe remaniée et rajeunie. Le trimestriel fait la part belle à tous les arts. Les arts plastiques bien sûr mais aussi des pratiques contemporaines comme le slam. Sans oublier l'histoire locale et la vie du quartier. L'association éditrice du magazine a aussi des ambitions plus larges : organiser des événements culturels, lancer une webradio et même une chaîne télé. A Montmartre on rêve plus haut.

MONIQUE LOUBESKI

REPAIRE SANTÉ

UN SOUTIEN AUX FEMMES LES PLUS FRAGILES FACE À LA CRISE

Le Repaire santé Barbès de l'ADSF a ouvert ses portes début octobre. Ce lieu qui propose un accompagnement médical et psychologique aux femmes en difficulté, s'adapte à la crise sanitaire avec des opérations ciblées.

Ce jeudi de décembre, Agir pour la santé des femmes (ADSF) a réorganisé ses locaux du 70 boulevard Barbès qu'elle occupe depuis octobre 2020*. Pilar, infirmière et sage-femme, fait passer des tests PCR de détection de la Covid-19 dans le camion garé au milieu de la cour. Plus haut, la salle habituellement dédiée à l'accueil de jour des femmes sans enfants s'est transformée en salle de vaccination contre la grippe, le tétanos ou la tuberculose. « Ces derniers mois, on a vu arriver beaucoup de femmes âgées qui ont pourtant des logements », s'inquiète Nadège Passereau, déléguée générale de l'ADSF. Elles souffrent souvent de maladies cardiovasculaires, de diabète et de cancers, une population très vulnérable face à la Covid ou à d'autres maladies.

Des besoins accrus avec la crise sanitaire

Mais ce ne sont pas les seules. Avec la crise sanitaire, la pauvreté a avancé et de nouveaux besoins



Thierry Nectoux

sont apparus aussi chez les plus jeunes. « Les petits boulots, déclarés ou non, et le système D qui permettaient à beaucoup de survivre, ont disparu », constate Nadège Passereau. Ainsi, alors que l'ADSF a rencontré 1 117 femmes sur toute l'année 2019, ce chiffre a été atteint dès le mois de septembre en 2020.

De nouveaux besoins auxquels le Repaire santé Barbès permet de répondre en partie. Près de 500 femmes y ont déjà été accueillies à la mi-décembre. Une campagne de financement participatif en ligne a permis à l'ADSF de récolter la somme suffisante (27 980 €) pour achever ses travaux. « La salle où sont effectués les frottis a été finie hier ! » se réjouit une salariée.

Une approche globale de la santé des femmes

Créée en 2001, l'association propose aux femmes dans le besoin un accompagnement santé global. Mais avec la crise, l'accent a été mis sur la prévention du coronavirus tant à Barbès, comme ce jour-là, que dans les camions de l'association qui viennent à la rencontre des femmes aux abords des gares parisiennes et dans le bois de Vincennes.

Pendant ces maraudes, la distribution de kits d'hygiène permet d'entrer en contact avec les femmes sans être intrusif. « D'autant que, avec la pandémie, les femmes se retrouvent particulièrement isolées », constate Zineb, psychologue de l'ADSF. On trouve dans ces kits des produits de toilette, une brosse à dents, des serviettes hygiéniques ou encore des préservatifs.

Si elles le souhaitent, les femmes peuvent rencontrer une infirmière ou une psychologue dans le camion. C'est souvent à la suite de ce premier contact qu'elles se rendent dans l'une des structures de l'ADSF.

Environ 60 % des femmes que l'ADSF suit sont exilées. Parmi elles, certaines ont été victimes de violences. « Notre approche de leur santé ne se limite donc pas à la maladie mais aussi à la capacité physique et mentale dont elles disposent pour prendre en charge leurs problèmes », explique Nadège Passereau.

Les victimes de traite durement touchées

En particulier, l'ADSF tente d'apporter son aide aux femmes victimes de traite et forcées à la prostitution « très durement touchées par la crise sanitaire », selon la déléguée générale. Originaires principalement du Nigéria, ces jeunes femmes sont suivies par Alice, une des sept « femmes repaires » de l'ADSF, issues du programme d'insertion de l'association. Le principe : des femmes initialement

aidées par l'association viennent à leur tour soutenir celles qui en ont besoin. Grâce à son anglais impeccable, Alice aide les jeunes femmes à prendre leurs rendez-vous médicaux et les accompagne. « Une relation de confiance s'est tissée entre Alice et elles », se réjouit la responsable. En témoignent les nombreuses jeunes femmes qui l'interpellent et la saluent chaleureusement dans la cour ce jour-là.

Car c'est aussi de la convivialité que les femmes viennent chercher au Repaire santé Barbès, ouvert tous les jours de 10 h à 17 h. Les femmes viennent s'y doucher, récupérer des vêtements et des produits d'hygiène mais elles viennent aussi discuter au chaud autour d'un café.

À l'avenir, d'autres opérations de vaccination pourraient être menées. « On attend de connaître les conditions exactes de vaccination contre la Covid-19 », anticipe Nadège Passereau. ●

NINA LE CLERRE

En plus du Repaire santé Barbès, l'ADSF gère aussi le Repaire Santé de la porte de Saint-Ouen (18, rue Bernard Dimey) en journée et la Cité des dames (39, rue du Chevaleret 75013) ouverte jour et nuit. Elle participe également à la gestion des 17 places de la halte de nuit pour femmes installée récemment dans la mairie du 18.



Thierry Nectoux

Outre la santé, l'ADSF propose de nombreux services aux femmes qu'elle accompagne, parmi lesquels un vestiaire.

JUSTICE

20 ANS DE PRISON POUR LA « PULSION DE VOULOIR DÉTRUIRE QUELQUE CHOSE »

Le mortel incendie de la rue Myrha vient de trouver son épilogue dans la condamnation d'un habitant de l'immeuble. Une année d'enquête avait permis de démasquer le coupable.

Thibaud Garagnon a été condamné à vingt ans de réclusion criminelle par la Cour d'assises de Paris, pour avoir volontairement incendié en 2015 l'immeuble du 4 de la rue Myrha. Le sinistre avait provoqué la mort de huit personnes dont deux enfants. La peine est assortie d'un suivi socio-judiciaire de douze ans à l'issue de l'incarcération et, en cas de manquement, d'une peine supplémentaire de prison de sept ans. Il encourait la réclusion à perpétuité, et vingt-cinq ans avaient été requis par l'avocat général.

Le drame s'était déroulé en plein cœur de la nuit, un mercredi de septembre 2015. Sur le coup de quatre heures du matin, celui qui est désormais reconnu coupable s'était levé avec, a-t-il expliqué durant sa comparution (30 novembre-10 décembre 2020), « la pulsion de vouloir détruire quelque chose ». Ce quelque chose s'était alors avéré une poussette, dans le hall d'entrée de l'immeuble. Et, comme le feu ne lui avait pas semblé avoir vraiment pris, le jeune homme, 19 ans à l'époque, était tranquillement remonté se mettre au lit, avant que l'alerte ne fût déclenchée.

D'abord un bouc émissaire

Lors de son procès, Thibaud Garagnon a reconnu les faits. Il s'est excusé, tout en se considérant également victime de l'incendie. « J'ai vécu cet incendie, j'ai vu les personnes se défenestrer, entendu les cris et vu les flammes. La situation m'a échappé. J'aurais pu faire partie des victimes. » Il faut dire que durant un an, une autre personne a été incarcérée à sa place ! Alors que Thibaud créait un comité de soutien aux victimes, répondait aux interviews de la presse et organisait même une commémoration en hommage aux victimes, Mourad, un SDF du quartier, était arrêté en possession de briquets et d'une bougie. Si ce dernier a été libéré après que l'enquête ait conduit aux aveux du coupable, il n'a,

à ce jour, pas été indemnisé pour cette année passée derrière les barreaux.

Pourtant les enquêteurs ont quelques doutes. Ils placent Garagnon, ce jeune homme « bizarre », pas dans la norme, qui « vit dans l'évitement social », sous écoute téléphonique, épient ses conversations avec ses proches, décortiquent ses échanges sur Internet. Le jeune homme, qui travaille à l'époque à la SNCF, a en effet une large présence sur les réseaux sociaux. Il est notamment membre de la communauté des « Bronies », ces adultes fans de « Mon Petit Poney ». Durant son procès il portera d'ailleurs chaque jour un t-shirt à l'effigie de ces personnages pour enfants. « Cette appartenance à une communauté, c'est du lien social, a souligné le psychiatre. Quelque chose qui a participé à son étayage, même si clairement sa personnalité n'est pas achevée. »

Une personnalité trouble

Les témoignages ont décrit un jeune homme colérique, multipliant les propos racistes envers la famille noire installée dans cet immeuble et signalant ladite famille à la police pour des nuisances nocturnes (27 plaintes en huit mois). Sans compter les appels aux pompiers pour des départs de feu sur paillason ou dans les boîtes aux lettres. Lui-même a tenté de se présenter comme atteint du syndrome d'As-

perger et vivant avec plusieurs personnalités. Tout au plus des « compagnons imaginaires », selon le psychiatre. Il a également évoqué des tentatives de suicide au cours de son adolescence qui, au dire des psychologues, se sont révélées de l'ordre du « chantage ». Il a raconté les mauvais traitements subis dans son enfance, ce père qui l'enfermait dans la cave pour tenter d'apaiser ses colères. Les quolibets adressés par ses camarades au collège parce qu'il boitait, victime d'une malformation de la hanche. Son incontinence (jamais diagnostiquée) et le plaisir lié au port de couches, encore aujourd'hui... Mais les experts ont écarté la moindre altération de discernement, tout comme les troubles sévères de la personnalité.

Depuis son incarcération préventive en 2016, Thibaud Garagnon bénéficie d'un suivi psychiatrique régulier – un détenu modèle dans son unité réservée aux personnes vulnérables. Durant son procès, il a confirmé son envie de devenir conducteur de train. Un ami de ses parents a même proposé de l'embaucher dans son entreprise de location de deux roues. Ce ne sera pas pour tout de suite. ●

SANDRA MIGNOT



clahédin

BIENTÔT UN LIEU D'ACCUEIL POUR LES LIVREURS ?

Après son vote en conseil d'arrondissement et la validation de son budget en Conseil de Paris, il ne manque plus qu'un local à la Maison des coursiers pour accueillir les livreurs entre deux courses.

Les livreurs et les coursiers n'ont aucun refuge où patienter et se mettre à l'abri entre leurs services du midi et du soir. C'est à partir de ce constat qu'a germé l'idée de la Maison des coursiers, votée par le conseil d'arrondissement du 18e, le 30 novembre dernier.

« C'est encore plus problématique lorsqu'ils habitent loin, en banlieue par exemple », explique Kevin Poperl, vice-président et co-fondateur de CoopCycle, la fédération de coopératives de livreurs à vélo, en charge de la gestion du futur lieu. « Nous sommes actuellement en discussion avec l'Association pour l'accompagnement, le mieux-être et le logement des isolés (AMLI) qui occupe les locaux où nous souhaitons implanter la Maison des coursiers », ajoute-t-il.

« En théorie, les entreprises qui les emploient devraient mettre à disposition ce type de local dans le cadre de leurs obligations légales », rappelle Barbara Gomes, conseillère (PC) de

Paris qui porte le projet. Mais comme elles ne s'y soumettent pas, l'élue voit dans cette structure une solution temporaire et pragmatique pour ces travailleurs précaires.

Construire un autre rapport de force

D'autant qu'ils n'y trouveront pas seulement un abri, des murs et des toilettes. La Mairie de Paris et CoopCycle entendent également en faire un espace de rencontre pour les livreurs envoyés aux quatre coins de la capitale par les algorithmes des applications de livraison. Avec la possibilité en prime de faire valoir leurs droits, pour ces auto-entrepreneurs qui ne bénéficient actuellement d'aucune protection

sociale dans le cadre de leur activité. Des discussions sont en cours avec le Collectif des livreurs autonomes de Paris (CLAP) afin d'ouvrir une permanence syndicale au sein de la Maison des coursiers. « Nous voulons aussi développer un accompagnement spécifique pour les travailleurs sans-papiers qui n'ont aucun recours possible contre les plateformes qui les emploient », ajoute Kevin Poperl. « Finalement, l'objectif est de construire un rapport de force plus favorable aux coursiers », résume Barbara Gomes.

Quant à ceux qui souhaiteraient s'émanciper totalement des plateformes de livraison, ils pourront bénéficier d'un accompagnement de CoopCycle

afin de lancer leur propre structure. Pour accéder à cette aide, les coopératives de livreurs doivent simplement proposer à leurs employés les garanties dont ils ne bénéficient pas actuellement, le salariat, une rémunération suffisante et une couverture sociale.

Un amendement budgétaire de 35 000 € a été voté début décembre au Conseil de Paris, pour financer le projet. CoopCycle espère que la Maison des coursiers ouvrira ses portes en mars 2021. ●

NINA LE CLERRE

Maison des coursiers (future) : 70 boulevard Barbès

CoopCycle : contact@coopcycle.org, facebook.com/coopcycle



A gauche, le buste de Dalida, créé par Alain Aslan, est posé à l'angle formé par les rues Girardon et de l'Abreuvoir. A droite, le monument à Steinlein, conçu par Paul Vannier dans le square Joël Le Tac.

ARTISTES ET HOMMES POLITIQUES AU LONG

Le mois dernier nous découvrons des statues de personnages historiques devenus symboliques, dans un espace public lui-même saturé de références et de combats. Partons aujourd'hui à la découverte de figures plus « légères », qui rendent hommage à un artiste... sans oublier celles qui visent l'embellissement plus que la mémoire, parfois fantaisistes, originales, inattendues !

Au fond de l'impasse André Gill, on distingue à peine le buste de celui qui fut peintre et caricaturiste célèbre : on lui doit par exemple le fameux dessin de Madame Anastasie - la censure - publié en 1874 dans L'Eclipse aussi bien que l'enseigne du Lapin agile, jeu de mots sur « le lapin à Gill ». Comme le dit élégamment l'historien Maurice Agulhon : « *Le buste, qui ferait mesquin sur une grande place, est généralement relégué dans le calme piétonnier d'un jardin public. Ce sont souvent les littérateurs et artistes de deuxième notoriété qui sont servis par cet honneur plus modeste. C'est pourquoi, si le macadam est souvent politique, la pelouse est plutôt culturelle.* »

Des artistes engagés

Le monument à Steinlein dû au sculpteur Paul Vannier en est un bel exemple. Erigé place Constantin-Pecqueur, dans le square Joël Le Tac, à proximité des lieux fréquentés par l'artiste, il est composé d'une fontaine et de deux bas-reliefs surmontés d'un couple. Il s'agit, en 1936, d'honorer indirectement le peintre engagé, par des références à son œuvre qui fait une large place aux déshérités et malheureux de toute espèce, men-

dants, ouvriers dans la misère, gamins dépenaillés et femmes dans la tourmente. Les bas-reliefs nous montrent des mineurs à la peine et la vie des rues, reflet de ses idéaux socialistes. Plus en hauteur, sous les frondaisons, surgit un couple d'ouvriers représentés sans grand détail vestimentaire en train de s'embrasser. C'est la sensibilité, l'humanité de l'artiste qui est évoquée ici. Cependant, pas de chat pour l'honorer, lui qui les aimait tant et en a dessiné des centaines !

A deux pas, à l'entrée de l'avenue Junot, un autre artiste, Eugène Carrière (1849-1906), peintre symboliste connu aujourd'hui pour ses portraits sur fond de clair-obscur, est représenté la palette à la main dans un geste énergique. La statue de bronze inaugurée en 1936 a été fondue six ans plus tard sous le gouvernement de Vichy qui n'aimait pas les artistes, qui plus est engagés : le décret d'octobre 1941 ordonnait de « *procéder à l'enlèvement des statues et monuments en alliage cuivreux sis dans les lieux publics et dans les locaux administratifs qui ne présentent pas un intérêt artistique* ».



ou historique ». Elle a été remplacée par une réplique en pierre réalisée en 1959 par Jean-René Carrière, son fils. La conception du socle avait été confiée à Henri Sauvage, architecte du célèbre immeuble et de la piscine des Amiraux, mais celui-ci est mort en 1932, avant l'achèvement des travaux. Sur les côtés, on découvre de nombreuses plaques de bronze de Jean-René Carrière en hommage à l'œuvre de son

« Le buste, qui ferait mesquin sur une grande place, est généralement relégué dans le calme piétonnier d'un jardin public. »

père. Certaines donnent à lire (difficilement) des sentences écrites par le peintre et d'autres exaltent la maternité. Eugène Carrière est connu lui aussi pour ses engagements socialistes aux côtés des Dreyfusards et sa lutte pour les déshérités, les femmes et les enfants.

Où sont les femmes ?

Honneur aux artistes du XIXe siècle qui sont célébrés près de leur lieu de vie ! Un peu plus bas sur la Butte, dans le square Carpeaux, on trouve sans surprise... le buste du sculpteur réalisé par Léon Fagel en 1929. Il domine l'espace depuis une stèle agrémentée de deux médaillons, une affaire familiale ! Sur l'un, Charles Carpeaux, le fils du sculpteur qui participa aux fouilles d'Angkor et sur l'autre Louis Carpeaux, son fils cadet qui fut capitaine de l'infanterie coloniale. Quant à Louise, la fille de l'artiste qui était sculptrice, elle aurait pu figurer sur un des côtés de la stèle. Elle n'y est pas, sans qu'on sache pourquoi...

A gauche, la statue d'Eugène Carrière, place Constantin Pecqueur. A droite, La Montmartroise, sculptée par Théophile Camel, dans le square Carpeaux.



DES RUES

Si on cherche des représentations de femmes, on suit le regard de Carpeaux. En face, dans le square, une jeune femme main sur la hanche, porte un tambour, un amour joufflu à ses pieds. Elle a été sculptée en 1907 et on l'appelle tantôt *La Montmartroise*, tantôt *La Parisienne*. Il semble que, bien avant les selfies, les Parisiens aimaient prendre la pose devant elle et elle figure sur de nombreuses cartes postales. Elle représente la femme du peuple, la femme simple, telle que l'ont idéalisée certains peintres ou romanciers. Elle est couturière, lingère, ou peut-être modèle comme le signale la palette qui figure sur son tambour, « *élégante naturellement et accueillante comme le suggère le petit amour qui l'accompagne* » selon un critique !

Une artiste femme et toute en beauté a droit à un buste, plus haut, sur la place qui porte son nom. La classe ! C'est Dalida, un bronze d'Aslan, installé pour le dixième anniversaire de sa mort dramatique. Ses seins sont tout dorés par les caresses des admirateurs (ou des fétichistes ?). La chanteuse regarde vers le sud, là où elle a vécu, dans sa grande maison de la rue d'Orchamps. Lors de l'inauguration en 1997, une foule compacte était venue « *rendre hommage à celle qui fut un grand nom de la chanson populaire française et aussi une amoureuse de Montmartre* » selon les mots de Daniel Vaillant, alors maire du 18e... et qui s'y connaît en chansons populaires.

Œuvres insolites

Montmartre, terre d'artistes, est fertile en statues et monuments originaux. On ne peut passer sous silence le *Mur des je t'aime*, réalisé en 1989 par Frédéric Baron et Claire Kito, avec Daniel Boulogne, dans le square des Abbesses. Toutes les langues des 192 pays de l'ONU y figurent, sans compter de nombreuses autres, y compris l'espéranto ou des dialectes rares. Les 612 carreaux de lave émaillée accueillent 311 déclarations d'amour

manuscrites en 250 langues. Avis aux apprentis polyglottes ! Non loin, sur la place des Abbesses face à la Poste, s'élevait une statue de lion en furie « *fondue avec ses poils, sa crinière... et la signature de son créateur* » selon l'auteur du site Montmartre secret.



Au sol, l'un des 134 médaillons posés le long du méridien de Paris, en hommage à l'astronome et homme d'Etat François Arago.

« Paris, comme l'enfer, est pavé de bonnes intentions statuariques et de monuments fâcheux pour sa réputation artistique. »

Il suffit de remonter la Butte pour apercevoir une autre œuvre prisee des touristes. Le Passe-muraille avait le don singulier de passer à travers les murs sans être incommodé. Il pouvait ainsi jouer des tours à toutes sortes de personnes, jusqu'à ce qu'il se retrouve pris au piège d'un mur, au sortir d'une nuit passionnée. Il est resté sur la place Marcel Aymé, l'auteur qui a imaginé ce personnage et qui est mort juste à côté. Jean Marais, qui a réalisé la sculpture en bronze, a donné le visage de l'écrivain à son personnage. Bref, une succession d'hommages pour une fresque en forme de puzzle !

Inattendus, lumineux, imaginaires

Nous ne nous attarderons pas sur deux ensembles récents, le cœur rotatif et lumineux, œuvre de Joana Vasconcelos, porte de Clignancourt et l'installation « *From Paris with love* », porte de Saint-Ouen, déjà chroniqués dans nos colonnes lors de leur installation. On pourrait reprendre à leur propos l'article paru dans le journal L'Excelsior de 1923 : « *Paris, comme l'enfer, est pavé de bonnes intentions statuariques et de monuments fâcheux pour sa réputation artistique* ».

Nous nous arrêterons sur deux œuvres discrètes et délicates, qu'il faut savoir trouver ! La première se découvre uniquement de nuit, en empruntant l'escalier qui remonte vers le Sacré-Cœur, rue du Chevalier de La Barre. Henri Alekan, un des plus grands chefs opérateurs du cinéma et Patrick Rimoux, plasticien-sculpteur lumière ont créé, en 1995, ce *Chemin de lumière* : 135 étoiles de verre, autant de leds, éclairent le sol et renvoient à la disposition des constellations dans le ciel de Paris, le 1^{er} janvier et le 1^{er} juillet. Si la référence n'apparaît pas au premier abord, il s'en dégage une évidente poésie et un mystère renouvelé. Alors, remercions l'Association de défense de Montmartre et du 18e (ADDM) d'avoir œuvré sans relâche pour que cette œuvre soit restaurée, ce qui a été fait il y a un an.

Non loin, un monument imaginaire, que l'on découvre... en regardant par terre, sous ses pieds : l'*Hommage à Arago* par Jan Dibbets. L'artiste hollandais a créé une série de médaillons disposés le long du méridien de Paris. La ligne qu'ils matérialisent sur neuf kilomètres, se situe quasiment au milieu de Paris et traverse six arrondissements, de la porte Montmartre au 14e. Elle passe par l'Observatoire de Paris qui définit l'emplacement du méridien et où Arago a trouvé la mort. Cette œuvre s'inscrit dans une commande publique réalisée en 1994 à l'occasion du bicentenaire de la naissance d'Arago, pour remplacer sa statue, encore une victime collatérale de la Deuxième Guerre mondiale. Le sculpteur, auteur de cette très rare œuvre de land art à Paris, a choisi le bronze, le matériau des statues des grands hommes. C'est que François Arago a eu une double carrière de scientifique et d'homme politique de premier plan. Dès 1839, par exemple, il fit voter à l'Assemblée un texte qui poussait l'État français à acheter le procédé photographique pour « *en doter libéralement le monde entier* ». Cette générosité visionnaire l'honore ! Dommage que certains des médaillons aient été volés ou recouverts au fil inéluctable du temps. ● DANIELLE FOURNIER

EXPO/LIVRE

DE FIL EN AIGUILLE, UNE PASSERELLE ENTRE DEUX CULTURES

L'œuvre textile de Barbara d'Antuono est l'objet d'un livre et d'une exposition. Son univers unique, entre magie et réalité, fait voyager par-delà bien des frontières.



Barbara d'Antuono coud depuis toujours, et crée « par nécessité ». L'artiste d'origine italienne, habitante de la Goutte d'Or, a déjà expérimenté nombre de techniques et de matériaux. Mais son actualité, ce sont les tableaux cousus et brodés qu'elle expose dans un ouvrage et une galerie d'art. Sur la souplesse de ces toiles de fil, prennent vie des

scènes nourries de son expérience haïtienne – Barbara a vécu cinq ans en Haïti –, de ses pensées, parfois les plus loufoques, ou de ses amitiés.

Chatoyantes, foisonnantes, naïves, chaotiques et pleines d'humour, les histoires contées au fil de l'aiguille parlent de la vie et de la mort. « Mais je ne suis pas lugubre, précise l'artiste. La mort que je représente n'est pas le néant, c'est un passage vers autre chose,

c'est la poursuite de la vie. » Squelettes, esprits du vaudou, diabolins et desins rituels rythment le travail minutieux de Barbara, même lorsque celui-ci se pare des questionnements de notre époque sur le genre, la préservation de l'environnement, l'insécurité...

Tout un chapitre – Chroniques funèbres – est consacré à son amie Nadia Djabali, artiste et journaliste, ancienne rédactrice en chef du

18e du mois, que Barbara a accompagnée pour les derniers jours de sa vie, il y a un an. « J'allais la voir à l'hôpital chaque matin, je rentrais, mangeais rapidement et me plongeais dans un tableau. Je cousais jusqu'à 10 h par jour, jusqu'à ce que mes yeux se ferment, comme dans une sorte de transe. »

La couture, source de liberté

Car elle coud d'instinct, sans rien décider à l'avance. « Avec la couture, une liberté incroyable s'est instaurée, à la différence de la peinture ou de la création de mobiles pour lesquels il fallait toujours que je réfléchisse. » Sur le tissu, elle commence toujours par un élément central de ce qui deviendra son tableau. « Des images surgissent, sans cohérence particulière les unes avec les autres mais elles sont là et je ressens une urgence à leur donner corps. Coudre, suturer, refermer ces plaies, greffer un tissu sur un autre, mais aussi "broder" pour donner un sens, pour témoigner parfois de mon désir profond de réunir les deux cultures qui m'habitent. »

Kevin Pierre, artiste haïtien complet, à la fois danseur, poète, musicien, a écrit des poèmes sur mesure pour accompagner les 23 œuvres de Barbara présentées dans l'ouvrage. Il a travaillé depuis Haïti, d'après photos, et composé des textes en français et en créole. Une véritable rencontre par-delà les mers, une passerelle toujours présente vers Haïti. Et d'autres œuvres viennent notamment enrichir l'expo, telles qu'un journal du deuxième confinement – absent de l'ouvrage – que l'on a hâte de découvrir. ● SANDRA MIGNOT

Esprits vagabonds, du 14 janvier au 27 février, Galerie Claire Corcia, 323 rue Saint Martin (3e), métro Réaumur-Sébastopol ou Strasbourg-Saint-Denis. Et le livre : *Esprits vagabonds*, Barbara d'Antuono, Kevin Pierre, préfacé par Daniel Conrod, L'Œil de la femme à barbe, 103 p.

LE 18^E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

DIABOLO MENTHE DE DIANE KURYS (1977)

« Les 400 coups côté filles », ainsi fut qualifié *Diabolo menthe*, film d'une cinéaste débutante qui décrocha le Prix Louis Delluc et engrangea trois millions d'entrées. Diane Kurys rédige d'abord un roman autobiographique qui va se transformer en scénario. Sa mère s'installe dans le 18e après son divorce. Diane use les bancs de Jules Ferry de la sixième à la première. C'est tout naturellement là qu'elle décide de filmer cette chronique adolescente qui court sur l'année scolaire 1963-1964. Les sœurs Weber, domiciliées au 7 rue des Cloys, entrent en quatrième et en seconde. Le tournage démarre dans une école désertée, le 1^{er} août 1977. Pour la réalisatrice, c'est une sorte de revanche douce-amère sur un système scolaire rigide, pas encore secoué par mai 68. Et sur une mère et une aînée promptes à se moquer d'elle. La fameuse

dédicace : « A ma sœur qui ne m'a toujours pas rendu mon pull orange » est le grief imaginaire d'une cadette qui s'est émancipée.

Eléonore Klarwein, éternelle « petite Anne », 14 ans à l'époque, garde des souvenirs mitigés de ce tournage qui avait abrégé ses vacances et l'avait isolée dans un appartement de la rue Blanche. Même si Jules Ferry, vaste bâtiment art déco, a vu défiler bien d'autres tournages (*Le Petit Nicolas*, par exemple), *Diabolo menthe* demeure son film emblématique. En 2013, pour le centenaire de l'établissement inauguré sous Raymond Poincaré, Diane Kurys est revenue y donner une conférence devant une salle comble et nostalgique. Depuis, l'affiche dessinée par Floc'h orne un mur du réfectoire.

Le titre du film est celui de la boisson commandée par Anne chez Luce, ancienne épicerie fine devenue un Hippopotamus. Un titre plus banal avait été retenu : « Histoire de petites

filles ». Qui a aussi un côté pervers, comme le type louche croisé par Anne sur le pont Caulaincourt. Le film a fêté ses quarante ans par une nouvelle sortie en août 2017. Il semble ne pas vieillir, comme la ballade d'Yves Simon reprise par des jeunes pousses de la chanson française.

MONIQUE LOUBESKI



Festival LES SINGULIER.E.S

Du 29 janvier au 13 février, au Cent Quatre, 5 rue Curial, métro Riquet, Stalingrad ou Marx Dormoy, www.104.fr

Cinquième édition de ce festival qui réunit de nouvelles créations, toutes transdisciplinaires et qui fait la part belle aux femmes cette année. Le thème est celui du portrait ou de l'autoportrait. Signalons notamment la performance bodybuildée J.C. mise en scène par Juliette Navis, *Brûlé-e-s*, la nouvelle création de Tamara Al Saadi, *Stallone* de Fabien Gorgeart avec Clotilde Hesme et Pascal Sangla, ou encore *Panique* de Clédar & PetitPierre, accompagnés par Olivier Martin-Salvan. Si, bien sur, les restrictions sanitaires permettent la réouverture du lieu... SM

CHANSON FRANÇAISE

FRANCIS LAFFON CHANTE SON QUOTIDIEN

De l'Alsace à Barbès, des chansons-reportages pleines de poésie et d'humanité.

Francis Laffon est un chanteur tout neuf. Pourtant, il a pris sa retraite en 2013 après quarante ans de bons et loyaux services dans la presse quotidienne régionale. Une longue parenthèse depuis ses débuts, lorsqu'il

croisa Ricet Barrier sur le podium de la foire de Colmar. Il lui conseilla d'écrire ses propres ritournelles plutôt que d'interpréter celles des autres.

Localier à L'Alsace, Francis Laffon est appelé à représenter le journal de Mulhouse à Paris. Il s'installe à Barbès et la passion de la chanson le reprend. Désormais, la cinquantaine entamée, il écrit et compose. Musicien autodidacte, c'est un professionnel de l'écrit et cela tombe bien. Francis Laffon s'inscrit dans la lignée des artisans

paroliers : pour lui une chanson c'est d'abord un texte. Les siens seront donc soignés, ciselés. Des chansons-reportages drôles ou graves, malicieuses ou mélancoliques. Avec parfois un soupçon d'acide qui en avivra les couleurs sans les rendre criardes.

Juste portrait de Barbès

Babel-Rochechouart se présente donc comme l'album d'un débutant qui



aurait mis quarante ans à éclore ! C'est aussi une carte de visite en forme d'éventail. Chacun des treize titres dévoile une facette de la personnalité de l'auteur-compositeur-interprète. Il se remémore son terroir natal (Wissembourg, *La salsa des salsaciens*), son journal chéri (*Mon quotidien*), évoque un voyage de presse dérangeant à Auschwitz (*Commémoration*) et surtout croque son quartier d'adoption.

Le portrait de Barbès est ici tracé avec justesse, tendresse et lucidité. C'est un monde populaire, bigarré, chaleureux mais aussi brutal et miné par les

trafics. Les mots sont envoyés sur un rythme chaloupé qui invite à la danse.

La voix du chanteur est mise en valeur par un ensemble de cinq musiciens, sous la direction artistique d'Amos Mäh, lui-même Montmartrois. Les cordes se plient avec la même élégance à tous les styles : la valse, le jazz, les musiques latines. Le même groupe accompagnait Francis Laffon lors de la présentation de son album le 31 janvier dernier. Depuis, le « Tour FL » a stoppé net. En attendant son redémarrage, on peut acheter *Babel-Rochechouart* chez Gibert Barbès ou sur les plates-formes numériques. ● MONIQUE LOUBESKI

Et toujours...

GUERRE FROIDE,

collection d'objets provenant des services secrets soviétiques et d'Allemagne de l'Est, Galerie Dauphine, 132 rue des Rosiers, Saint-Ouen, métro Porte de Clignancourt, tous les samedis et dimanches, de 10 h à 18 h, jusqu'au 14 février.

UN CADEAU PARTICULIER

spectacle de Didier Caron joué au Funambule, et diffusé sur la chaîne Youtube du théâtre. Quand un présent vient perturber une soirée d'anniversaire qui s'annonçait bien tranquille.

ARTISTES EN FÊTE À L'ÉCHOMUSÉE

des petits formats à petits prix (de 3 à 300 €) pour vos derniers cadeaux. Et le plaisir de rencontrer les artistes, présents sur place. Jusqu'au 17 janvier, 21 rue Cavé, du mardi au dimanche, 14 h à 20 h.

Au cœur du 18^e, un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique
79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

ENTRE L'OMBRE ET LA LUMIÈRE

Codex Urbanus fait partie des artistes que la nuit révèle. Il saupoudre Montmartre de créatures chimériques au fil de ses envies et des surfaces disponibles.

Depuis tout petit il dessine, partout, tout le temps. Dans ses cahiers de cours à l'école, sur ses notes quand il était en comité de direction dans son ancien job, sur le moindre bout de papier quand il est au téléphone... « Je suis né comme ça, j'ai besoin de dessiner, explique le street artiste Codex Urbanus. Je n'ai aucun contrôle là-dessus, c'est un vrai besoin. » Un talent sur lequel il n'a jamais vraiment misé. Encore aujourd'hui, alors que ses chimères se promènent sur les murs de Montmartre – il vit au pied de la Butte, côté mairie, depuis 20 ans – et s'évadent parfois vers d'autres quartiers de la capitale, il ose à peine se définir comme un artiste.

Sa vie professionnelle avait en effet commencé bien différemment. Après des études d'économie et de gestion, une scolarité dans une grande université américaine et quelques années en Amérique latine, il travaille dix ans dans la communication et le marketing. Puis, en 2009, il lâche sa carrière brillante. « Je n'étais pas heureux, je ne supportais pas la hiérarchie. J'avais choisi de travailler dans la communication où il y a quand même une part de créativité. Mais j'ai toujours su que c'était un pis-aller. »

Antoine, de son prénom, décide d'utiliser ses compétences en langues. Fort d'un MBA obtenu aux Etats-Unis et d'un diplôme d'anglais des affaires, il veut devenir guide touristique et... interprète judiciaire. Durant cette période de transition, désireux d'être utile, il s'engage aussi auprès d'enfants qui ont besoin de soutien scolaire. « Pour



Jean-Claude N Diaye

Antoine fait en parallèle ses premiers pas dans les tribunaux et commissariats. Commence à travailler sur des délits financiers. Est appelé pour assister délinquants et criminels en tous genres. Et c'est en sortant d'une garde à vue, tard dans la nuit, qu'il pose son premier dessin sur un mur. « J'aime l'interprétariat, mais cela m'expose à une certaine violence, analyse-t-il. Je suis appelé sur tellement de situations difficiles : vérifier les identités de personnes sans-papiers, assister des victimes de violences conjugales ou les auteurs des faits, entendre des prostituées... » Alors dessiner

à la sortie, c'est quasi thérapeutique. Même s'il faut jongler avec les passages de voitures de police.

Car crayonner sur les murs, même de la « poésie pure », cela reste un délit. Sa seule contrainte lorsqu'il installe une œuvre, c'est le cache-cache avec la maréchaussée. « Le but c'est quand même d'éviter la BAC, même si avec près de 600 dessins je les ai forcément croisés. Mais je pense que je suis un peu protégé par ce que je fais. Pourrait-on placer en garde à vue un mec qui dessine un scarabée girafe ? »

Toujours ses marqueurs en poche

Ses personnages sont en effet imaginés en croisant des animaux existants – ou ayant existé. Une tête d'alligator s'acoquine avec le corps d'un tyranno-

saure, le chef d'un tricératops couronne un squelette de poisson, une baleine se voit dotée des pattes d'un échassier... « Tous sont des dessins originaux, à la différence du pochoir. Moi je ne sais jamais quand (ni même où) je vais dessiner. J'ai toujours mes marqueurs dans la poche. Ensuite, c'est l'inspiration du moment. » Leur durée de vie est aussi un mystère, même si l'artiste constate la redoutable efficacité des services de propreté cette année.

Véritable personnage de la nuit, Codex Urbanus est aussi un cataphile accompli... Mais la lumière ne l'éblouit pas, puisque depuis cinq ans, il expose aussi. « J'aime intervenir dans des endroits inattendus. Alors je démarche des lieux qui ont une personnalité, un cachet, et je crée des expositions spécifiquement pour eux. » Une manière de forcer la porte de l'institution, pour celui qui s'impatiente de ne pas voir l'art de la rue reconnu à la hauteur de l'engouement qu'il suscite auprès du grand public. « La seule collection publique qui existe, c'est un embryon au MUCEM (Marseille) et elle se trouve dans une section anthropologique. » Le Musée de l'Éventail a accueilli son travail en 2015, Gustave Moreau en 2016, l'Aquarium de Paris l'année suivante, puis ce fut le tour... des Égouts de Paris.

S'affranchir des règles

Des œuvres à lui dorment actuellement au château de Malmaison. Des créations conçues pour s'insérer dans la demeure du XVIIIe, son mobilier napoléonien et ses collections de la fin du XVIIIe, qui n'attendent que la réouverture des musées. « Codex sait parfaitement où il met les pieds », résume Emmanuel Delbouis, consultant pour le ministère de la Culture, qui a organisé l'expo. « Il sait s'adapter alors qu'il évolue dans un univers, la rue, qui n'a rien à voir. Il s'affranchit des règles au quotidien, mais il sait aussi se laisser encadrer par des salons bourgeois du XIXe. Et c'est un excellent communicant. » Passé professionnel oblige.

Protéiformes sont donc l'homme et l'œuvre. Mais le street artiste possède de vraies convictions et donne à son expression un sens politique. « Je considère que le street art est une manière de résister à l'utilitarisme de notre société, un cri d'humanité parce qu'on ne peut pas se contenter d'être juste utile. Dans notre culture où tout doit aller vite et être efficace, on a perdu le plaisir de l'ornemental. Il n'y a qu'à comparer l'architecture actuelle avec celle des époques plus anciennes. »

Celui qui ne décolère pas contre la fermeture des institutions culturelles pour raisons sanitaires, s'insurge aussi contre le mercantilisme qui touche parfois son milieu. « On a vu des street artistes illustrer des cartes bancaires. Pour moi c'est hors de question. La fin ne justifie pas les moyens. » La combinaison de ses deux activités, auxiliaire de justice le jour, délinquant poétique la nuit, le satisfait et lui permet de trouver un équilibre sans compromission. L'ancien dircom d'Afflelou a terminé sa mue. ●

SANDRA MIGNOT

Je considère que le street art est une manière de résister à l'utilitarisme de notre société.

nous, c'était quelqu'un d'atypique, résume Soraya Abizanda, ancienne coordinatrice des bénévoles à l'Accueil Laghouat. Il est super cultivé, je pouvais le solliciter pour des ateliers créatifs. Les jeunes adoraient son humour, ils apprenaient bien avec lui. »

De l'art, pas du vandalisme

Grâce à quelques contacts américains, il organise ses premières visites touristiques, toujours à la carte pour des familles ou de petits groupes. « Je faisais les grands musées, les monuments, les lieux d'histoire juifs, en fonction des demandes. Et un jour on m'a demandé de concevoir une visite street art. Là j'ai découvert que c'était pas un truc de vandales mais qu'il existait une vraie scène artistique. »